

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**
Comprend du texte en anglais.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UN GUERRIER CANADIEN.

L'HONORABLE CHARLES MICHEL D'IRUMBERRY DE SALABERRY, C.B., COLONEL,
SEIGNEUR DE CHAMBLY ET DE BEAU-LAC.

A la mort du Cardinal Mazarin, en 1661, Louis XIV qui, suivant l'expression de Voltaire, sans être le plus grand des hommes, fut dans tous les cas, l'un des plus grands rois, étonna la bureaucratie française en lui annonçant qu'à partir de ce moment, le premier ministre serait le Roi. Le proverbe "L'Etat c'est moi" prenait une signification très-large dans la bouche de ce monarque impérieux. Trois ans après la mort du Cardinal, le roi commença à développer l'une des mesures de sa politique, qui fait assez bien ressortir son caractère et ses desseins.

C'était apparemment son désir que la Nouvelle-France représentât, autant que les circonstances pouvaient le permettre, le génie et les institutions de la mère-patrie. Et peu importe où sa pensée pût être devinée et l'influence de ses actes ressentie, il désirait que le prestige de son nom et la renommée de sa loi impressionnât et subjuguât les esprits. Pour accomplir ses desseins, il était nécessaire de choisir des instruments, pour m'exprimer ainsi, qui pussent représenter l'histoire de son pays et les aspirations de sa race. Il est, par conséquent, probable que l'on choisit des hommes, et peut-être une classe d'hommes, que l'on supposa animés de son enthousiasme ou poussés par son ambition; des hommes, pour qui la conquête était une passion, les armes un héritage, et la guerre une habitude; des hommes qui, dans les circonstances les plus difficiles et dans les pays les plus éloignés, affirmeraient la puissance et étendraient le domaine de la France. En conséquence de ces projets,

l'un des meilleurs régiments français arriva à Québec dans le cours du mois de juin 1665. Il avait pour officiers des gentilshommes dont les familles avaient été anoblies en différentes circonstances et dont quelques unes occupaient déjà des positions plus ou moins distinguées dans le gouvernement ou à la Cour. Le régiment de Carignan, comme on l'appelait, était fort d'environ mille hommes, non compris les officiers dont le nombre excédait soixante. Avec ce régiment arriva un corps considérable d'agriculteurs, d'artisans, ainsi que des chevaux et autres bestiaux.

Le caractère particulier de cette immigration militaire fut que les soldats étaient envoyés comme colons, tandis que les officiers devaient tenir feu et lieu à titre de seigneurs sur les terres qu'il plairait au Roi ou à ses représentants de leur assigner.

Les seigneurs devaient exercer sur leurs censitaires une influence paternelle autant que militaire ; une influence analogue à celle que possédait l'ancienne noblesse d'Europe sur ses vassaux. L'un des officiers de ce célèbre régiment devint seigneur de Chambly, un autre seigneur de Beauport.

Les résultats sociaux et politiques de cette mesure furent exactement ceux qu'on espérait ; ils ressortent bien d'une observation de Charlevoix, faite en 1720-21, qui dit " que la société de Québec était agréable, élégante et polie, quoique la noblesse et les officiers y fussent très-pauvres." L'agriculture, alors comme aujourd'hui, était peu comprise, et, comme aujourd'hui, la partie privilégiée de la population canadienne se livrait peu au commerce.

Le docteur Anderson, de Québec, dans un intéressant travail lu devant la Société Littéraire et Historique de cette ville, et intitulé "*Some passages in the lives of a British Prince and a Canadian Seigneur*" donna plusieurs faits intéressants sur le personnage qui forme le sujet de cette esquisse. Nous prendrons la liberté de nous en servir, après avoir dit à ceux qui n'ont pas lu la brochure du Dr. Anderson, que le prince anglais dont il est question, était le duc de Kent, le père de la Reine Victoria, et le seigneur canadien, l'Honorable Charles Michel d'Irumbery de Salaberry, le héros de Châteauguay et le seigneur de Chambly et de Beau-Lac.

Le fondateur de la branche canadienne de la famille béarnaise ou basque de Salaberry, était natif du pays basque. D'extraction noble, il avait respiré à l'ombre des Pyrénées, les brises fortifiantes de la Baie de Biscaye et y avait acquis ces goûts marins qui devaient influencer sur la profession qu'il embrassa ensuite. Il entra dans la marine française, et lorsqu'il vint en Canada, il commandait une frégate française. Il n'est pas impossible que ses ancêtres aient combattu dans les rangs de ce fameux régiment basque,

qui, en 1523, leurs munitions étant épuisées, fixèrent leurs longs couteaux aux canons de leurs mousquets, et chargèrent les Espagnols avec un tel succès que la localité suggéra le nom de cette nouvelle arme, et ainsi le peuple basque donna à l'Europe la première leçon d'escrime à la baïonnette. Quelques narrateurs mentionnent que la famille de Salaberry, dans les temps reculés, vivait dans le petit royaume de Navarre; qu'étant de condition relevée, elle trouva probablement difficile de se ranger soit sous l'allégeance des souverains français, soit sous celle des rois d'Espagne. Il est par conséquent possible que dans leurs veines coule du sang espagnol mêlé à beaucoup de sang français.

Quoiqu'il en soit, le fondateur de la branche canadienne de cette famille arriva à Québec en qualité d'officier français chargé du commandement d'une frégate française. La tradition nous apprend qu'il était brave comme un lion et fort comme Hercule; mais la même autorité nous conduit à supposer que, comme beaucoup de ses successeurs d'une égale bravoure sans en avoir la force, il fut obligé de baisser pavillon dans un combat d'où il ne sortit pas vainqueur;—car il capitula sur-le-champ avec la charmante fille du seigneur de Beauport qu'il épousa. — Combien de temps s'écoula-t-il depuis son mariage jusqu'à l'occupation de Québec par les forces britanniques, nous ne saurions le dire. Nous ne pouvons seulement que constater que de ce mariage sont issus un fils et deux filles. Le fils, qui porta le nom de Louis Ignace, fut témoin, à l'âge de sept ans, de la bataille de Québec, et, conséquemment, vit la défaite de l'armée française sur les hauteurs d'Abraham.

Le Canada et les Canadiens semblent avoir exercé leur fascination habituelle sur le marin français, car il aima le peuple qu'il y avait rencontré autant que le pays qu'habitait cette nation. Ayant, comme officier et homme d'honneur, fait tout ce qu'il avait pu pour la couronne et le drapeau français, il accepta loyalement l'issue de cette grande lutte, et, avec la franchise qui caractérise ordinairement les hommes de sa profession, il accepta les conditions du conquérant et se soumit au roi d'Angleterre. A la faveur du traité de paix qui fut signé, peu de temps après, il envoya son fils, Louis Ignace, en France, pour recevoir son éducation. Ce dernier y demeura huit ans. A son retour au Canada, il compléta ses études au Séminaire de Québec. On dit que ce jeune homme avait des manières agréables et pleines de distinction; il semblait avoir hérité des qualités physiques et sociales de ses ancêtres, car il était non seulement d'une stature élevée et d'une force physique peu ordinaire, mais, de plus, il était doué d'une exquise courtoisie. Aussi a-t-on dit de lui "qu'il était l'idole d'un sexe et l'envie de l'autre."

En 1775, l'occasion tant désiré de satisfaire ses goûts militaires se présenta enfin. Il joignit l'armée anglaise dès le commencement de la guerre, en qualité de volontaire et rendit des services réels au siège de St. Jean, où il fut sérieusement blessé. Cependant malgré ces événements et malgré sa blessure, il eut assez de loisirs et se trouva assez bien pour épouser, en 1778, Catherine de Hertel, fille, si nous ne nous trompons pas, du seigneur de Rouville. Quatre fils et trois filles furent les fruits de ce mariage. Lorsque la paix fut faite, il choisit le Manoir de Beauport pour en faire sa résidence, où, comme M. de Gaspé nous l'apprend dans ses intéressants Mémoires du temps passé, monsieur et madame de Salaberry, entourés de leurs enfants, vivaient des plus heureux et offraient la plus gracieuse et la plus cordiale hospitalité à tous.

En 1791, Son altesse royale le Prince Edouard, depuis le Duc de Kent, arriva à Québec à la tête du 60e régiment. Le prince et le seigneur devinrent bientôt des connaissances intimes, même des amis dévoués. Une correspondance régulière ne tarda pas à s'établir entre eux.

En 1796, le Duc de Portland, alors secrétaire de la colonie, regarda favorablement un projet qui ressemblait peut-être au plan d'établissement militaire que Louis XIV avait conçu, et ce fut ce projet que Lord Dorchester, gouverneur en chef, tenta de mettre à exécution. Les seigneurs du Bas-Canada étant restés sans autre occupation que l'administration de leurs propriétés, qui leur imposait peu de travail et encore moins de responsabilité, ils se trouvaient à vivre dans des loisirs peu enviables et à avoir peu d'occupation digne d'eux. Ils avaient fait sans réserve leur soumission à leur nouveau souverain : mais ils n'étaient pas ou croyaient n'être pas regardés avec confiance par ce dernier. Aussi, est-il probable que dans le but d'adoucir un préjugé aussi regrettable, d'utiliser une influence certaine, Lord Dorchester, en 1796, conçut le projet de lever un régiment canadien, Louis Ignace de Salaberry devant y avoir le grade de major. Ce projet semble avoir été un essai qui ne répondit pas à ce qu'on en attendait ; car le régiment se débanda au bout de deux années. Nonobstant, la devise *Try us* "Essaie nous," qui était sur le drapeau du régiment, ne fut pas oubliée dans la suite ; car lors de la guerre de 1812, sur la recommandation qui fut faite à Sir George Prevost, un nouveau régiment fut recruté, et on y mit à la tête l'officier dont nous venons de parler. Malheureusement, il fut soudainement frappé de paralysie et obligé de céder le commandement à son fils ; mais il trouva le bonheur dans la vie privée et dans les honneurs et les distinctions dont ce fils devait orner son nom et sa race.

L'amitié entre le Prince et le Seigneur, ne fut pas stérile en avantages pour les deux. Il reflétait de l'honneur sur le premier et fut plein de profit pour le dernier. Le Duc de Kent était rempli du goût qui, à cette époque particulièrement, avait gagné les princes de l'Allemagne : celui d'avoir des recrues de belle apparence pour l'armée en général, et particulièrement pour officiers de son régiment, de beaux hommes. Il paraît que les quatre fils du Seigneur de Beauport possédaient à un haut degré, (si la tradition est aussi fidèle pour tous que le portrait que nous avons l'est pour un,) un physique remarquable et une distinction héréditaire ; ce semble être une espèce de patrimoine, il nous sera permis de le dire, que la famille retient encore aujourd'hui. Leur courage et leur adresse n'en cédaient pas à leur prestance et à leur extérieur ; aussi ces quatre officiers canadiens auraient-ils fait honneur partout à n'importe quel régiment. Il est de plus bien établi qu'ils ont fait leur part pour soutenir l'honneur des armes anglaises. Maurice et Louis, le second et le troisième, trouvèrent la mort dans les Indes ; et Edouard, le quatrième, nommé, dit-on, d'après son parrain, le Duc de Kent, tomba à la tête de sa compagnie à la prise de Badajos. Charles Michel, l'aîné, qui seul survécut à son père, était destiné à une gloire future.

En retraçant sa carrière, il est nécessaire de remonter à son point de départ. Ce fut en 1794, par le patronage et la protection du Duc de Kent, qu'il obtint une commission dans le 60^e carabiniers. Il doit avoir joint l'armée aussitôt, sous le commandement du Duc, dans l'expédition contre les Iles Françaises occidentales ; car il y était avec l'armée anglaise, le 4 mars de cette même année. Nous présumons qu'il était à la reddition de la Martinique, de S^{te} Lucie et de la Guadeloupe. Ayant pris part aux victoires des troupes anglaises, il fut aussi témoin des pénibles mortalités qui ravagèrent et décimèrent leurs rangs. Ce ne fut pas tout ; car avec les débris des régiments anglais, il eut à lutter avec des troupes fraîches arrivant de France sous le contrôle, sinon le commandement, de Victor Hughes, commissaire du Directoire Français, et il faut le dire, un digne représentant de ses féroces constituants. C'est ainsi que la Guadeloupe fut reconquise par les armes de France et nous devons ajouter que le conquérant couronna son triomphe de scènes de carnage.

Les horreurs des boucheries de Paris se renouvelèrent sous les Tropiques ; au nom d'une prétendue " liberté, égalité et fraternité," on fit couler le plus pur sang français. Ce n'était pas une vengeance politique ; mais bien un meurtre prémédité que le commissaire pétra, quand il fit tuer, avec tous les raffinements de la cruauté,

pas moins de trois cents Français royalistes qui ne voulurent pas se parjurer, pas plus qu'ils n'auraient pu renier ou désavouer le légitime souverain de France.

La forteresse assiégée de Mathilde sous le commandement du général Prescott, fut la dernière place de la Guadeloupe qui se défendit. Du 14 octobre au 10 décembre, elle soutint un siège des plus opiniâtres. Enfin, ne pouvant tenir plus longtemps, le général se décida sagement à l'évacuer secrètement. L'officier choisi pour couvrir la retraite, dans cette manœuvre heureuse, fut Charles Michel de Salaberry, alors âgé de seize ans seulement.

Le Dr. Anderson, citant M. de Gaspé, raconte une anecdote qui caractérise ce temps, et elle est digne d'être reproduite ici, car on doit ajouter foi à celui qui l'a racontée.

“ Les officiers du 60e régiment, dans lequel Salaberry était lieutenant, appartenaient à différentes nationalités. Il y avait des Anglais, des Prussiens, des Suisses, des Hanovriens et deux Canadiens-Français : les lieutenants de Salaberry et DesRivières. C'était chose assez difficile de maintenir la paix parmi eux ; les Allemands surtout étaient portés à la querelle ; excellents duellistes, ils étaient de dangereux antagonistes. Un matin, Salaberry était à déjeuner avec quelques-uns de ses frères d'armes, quand entre l'un des Allemands qui le regarde et lui dit d'un air de mépris : — Je viens justement d'expédier un Canadien-français dans l'autre monde, faisant par là allusion à DesRivières qu'il venait de tuer en duel.

“ Salaberry bondit sur son siège, mais reprenant son sang-froid, il dit : — Nous allons finir le déjeuner et alors vous aurez le plaisir d'en expédier un autre.

“ Ils se battirent, comme c'était alors la coutume, à l'arme blanche. Tous deux firent preuve d'une grande adresse, et le combat fut long et obstiné. Salaberry était très-jeune ; son adversaire, plus âgé, était un rude champion. Le premier reçut une blessure au front dont la cicatrice ne s'est jamais effacée. Comme il saignait abondamment et que le sang lui interceptait la vue, ses amis voulurent faire cesser le combat ; mais il refusa. S'étant attaché un mouchoir autour de la tête, le combat recommença avec encore plus d'acharnement. A la fin, son adversaire tomba, mortellement blessé, et la plupart dirent qu'il n'avait eu que ce qu'il méritait.”

Il y a des occasions, et celle-ci en est une, où un bien peut résulter d'un mal.

Semblable à l'épée historique de Daghestan, de Salaberry était “ lent à attaquer, mais prompt à la vengeance.” Toute la beauté de la bravoure se retrouvait dans sa nature, car avec une force de géant et la hardiesse d'un gladiateur, il possédait la tendresse d'une

femme et la douceur d'un enfant. Tellement, que le souvenir de ce fatal duel fut toujours pour lui un horrible chagrin.

—Papa, n'avez-vous jamais été blessé ? lui demandait un jour l'un de ses fils.

— Non, mon garçon, fut la réponse.

— Que signifie donc cette marque que vous avez au front ? répliqua l'enfant très-innocemment.

Le père fut déconcerté, et il quitta la chambre sans mot dire. Là-dessus, la mère de l'enfant lui expliqua la manière d'agir de son père et lui recommanda de ne jamais souffler mot de cet incident.

Le service aux Indes occidentales se termina et Salaberry accompagna son régiment en Angleterre. Ayant été nommé à l'état-major, comme major de brigade, il visita l'Irlande, dont les filles, dit-on, "aiment l'infanterie, adorent la cavalerie et raffolent de l'état-major." Le jeune soldat n'échappa pas au péril de la situation, et étant officier d'état-major, l'épidémie, nous présumons, l'attaqua d'une manière si douce et si caressante, qu'il fut difficile d'en guérir. Il fut sans aucun doute éperduement épris, et il tomba dans l'irrésistible captivité d'une jeune fille que le Dr. Anderson nous dit avoir été extrêmement attrayante ; car elle était jeune, belle et gentille. Mais, hélas ! ses attraits étaient toute sa fortune et son amant n'avait que son épée, pour toute richesse. Ce double obstacle, quelque poétique qu'il put être, ne paraissait pas suffisant pour arrêter prosaïquement une union bien enviée. Quoiqu'imprudent, le jeune soldat n'était pas ingrat ; aussi avant de s'adresser au prêtre, il écrivit à son excellent protecteur, le Duc de Kent. Bien différent de ces arts que le temps a détruit, l'art de devenir amoureux n'a pas entièrement vieilli, et comme il est possible qu'il se rencontre encore des jeunes personnes qui croient à la possibilité de vivre somptueusement de sentiment, en faisant maigre chair, nous donnerons, par mesure de précaution, un extrait de la lettre du Duc, écrite de Kensington Palace, le 1^{er} novembre 1808 :

" La longue expérience que j'ai du service des régiments de ligne, m'a persuadé qu'il n'y a rien de si peu enviable que la position d'un officier marié, même quand il possède une fortune indépendante, qui le met en état de supporter sa femme et sa famille sur le ton dans lequel un gentilhomme (tel que l'exige la profession qui consiste à tenir une commission du Roi,) non-seulement peut désirer, mais doit vivre. Sans doute, quand un officier marié n'a pas l'appui d'une fortune privée pour soutenir la faible pitance que le régiment lui offre, sa situation, dans ces temps où tout est si cher, doit être déplorable ; car il est obligé, ou de voir sa femme et sa

famille manquer du confort, sans lequel la vie leur est un fardeau, ou des'endetter pour se le procurer. Vous, mon cher Salaberry, en ce moment, vous recevez environ vingt chelins de paie par jour, en sus des rations qui ne sont pas plus que suffisantes pour vous équiper comme officier de l'état-major. Mais du moment où vous aurez une promotion, chose qui doit être l'objet de vos désirs, vous serez réduit à quinze chelins ; car vous ne pouvez espérer que, avec le seul appui que je puis vous donner, (ce qui littéralement est en ce moment moins que rien) vous soyez nommé à une situation dans l'état-major, tandis que votre avancement exigera que vous abandonniez le grade de major de brigade que vous occupez maintenant. Ceci étant, je laisse à votre propre bon sens de juger si, avec ce faible salaire, il serait bien ou honorable de votre part d'arracher une jeune femme, pour laquelle vous avez de l'attachement, à ces comforts qu'elle a coutume de trouver chez elle, pour lui faire partager deux misérables chambres de caserne, au plus, dans le cas où vous seriez placé de manière à pouvoir la prendre avec vous ; ou bien, si l'impérieux appel du devoir vous sépare, pour végéter dans un obscur réduit, avec les quelques chelins que, je le soutiens, vous pourrez difficilement économiser sur votre modique paye. J'écrirais des volumes, que je ne pourrais exprimer mes sentiments plus énergiquement que je l'ai fait dans les trois pages qui précèdent ; d'où vous conclurez aisément que mon opinion est que vous ne devez pas et que vous ne pouvez pas penser à épouser votre cousine. J'irai même plus loin et vous dirai que vous devez repousser même toute idée matrimoniale, situé comme vous l'êtes ; mais si, dans certaines circonstances, il pouvait être bien pour vous d'y songer, ce serait dans le cas, où le hasard jetterait sur votre passage une femme d'un caractère respectable, qui serait capable de vous donner, le jour de votre mariage, cette indépendance qu'il y a peu d'apparence que vous puissiez jamais lui donner. Après avoir parlé ainsi, laissez-moi vous conseiller de prendre sur vous de vous expliquer sans perte de temps ; car l'honneur, le bon sens et toute espèce de considération l'exigent, et croyez-moi, quand vous aurez agi de la sorte, vous me serez, à la dernière heure de votre existence, reconnaissant de vous avoir donné ce conseil. Car pour être un bon militaire (et personne plus que vous ne possède les qualités requises pour l'être) il est absolument nécessaire d'être indépendant, et avec une femme et la perspective d'une famille, il est impossible pour vous de l'être." ¹

¹ From the long experience I have now had of the service of the regiments of the line, I am satisfied that no situation is so *unenviable* as that of a married officer, even when he possesses an independent fortune to enable him to support his wife and family in the style in which a gentleman (such as the profession should make

L'année suivante, 1809, l'état lui fournit, à lui et à d'autres, un remède efficace contre ce genre de palpitation de cœur qui l'avait affligé ; car il reçut ordre d'accompagner son régiment dans l'expédition de Walcheren.

S'il n'y avait pas d'honneur, il y avait de grands avantages à gagner pour ceux qui avaient, dans cette circonstance, le talent et la capacité d'extraire la vérité de l'ignorance et la sagesse du malheur.

Nous sommes porté à croire que Salaberry était de ce nombre, car, plus avancé dans sa carrière, sa prudence égala son courage, et ces deux qualités subirent heureusement l'épreuve. A son retour de Flushing, il fut envoyé en Canada, placé dans l'état-major du Général de Rottenberg, sous les ordres duquel il avait servi à Walcheren. En 1812, quand la guerre devint éminente, Sir George Prevost fit appel à son père ainsi qu'à lui, pour faire ce qui était en leur pouvoir afin de sauver le pays. On répondit bientôt à cet appel, à la tête des " Voltigeurs Canadiens," régiment provincial, qui fut levé avec beaucoup d'activité et destiné à laisser une grande réputation après lui.

every one who holds the King's commission not only would wish, but ought to do. Of course, therefore, when the married officer has not the aid of private fortune to add to the small pittance which the regimental pay affords him, in these dear times, his situation must be deplorable being obliged either to see his wife and family want those comfort, without which their life must be a burden to them, or to run in debt to procure them. You, my dear de Salaberry, at this moment, possess about twenty shillings a-day pay, exclusive of those allowances which are not more than adequate to furnish and support your equipage as a staff officer. But the moment you get promotion, which naturally must be your first object, you will be reduced to fifteen shillings ; for you cannot expect that, with my interest only to support you (which literally at this time is worse than none), you will be appointed to any situation on the staff, while your very advancement must make you vacate the Brigade-majorship you now hold ;—that being the case, I leave it to your own good sense to judge whether, upon *that* small stipend, it would either be right or honorable to take away a young woman, for whom you have a regard, from those comforts she has been used to at home, to share the wretched accommodation of, at most, two barrack-rooms, if you are so situated as to be enabled to have her with you ; or, if the imperious call of duty separates you, to vegetate in some obscure lodging, on the few shillings which, I contend, you can ill spare from your scanty pay. Were I to write volumes, I could not express my sentiments more fully than I have done in the three foregoing pages, from which you will easily see that the sum of my opinion is, you *ought* and *cannot* think of marrying your cousin ; indeed, I would go further, and say, you ought to shun the very thought of matrimony, situated as you are ; but if, under *any* circumstances, it can be right for you to think of it, it would be if chance threw in your way a woman of respectable character, who is enable to give you, the day you marry her, that independence which there is little prospect of your being ever able to give her. After saying this, let me advise you, *de prendre sur vous*, to be explicit without loss of time, for honor, good sense, and every consideration, require it ; and believe me, when you have done this, you will, to the last hour of your existence, feel grateful to me for having given you this counsel ; for to be a good soldier (for which highly honorable qualification no man possesses more the requisite than yourself,) it is absolutely necessary for a man to be independent, and with a wife and the prospect of a family, it is impossible for you to be so.

L'expérience des Indes occidentales et de Walcheren, y compris les souvenirs des succès et des désastres, n'avaient pas, comme nous l'avons dit, été oubliés ; car le Colonel de Salaberry se montra spécialement attentif à ménager ses ressources et à conserver la vie et la santé de ses soldats. Aussitôt que son régiment entra en campagne, il s'attacha à profiter des avantages du terrain pour protéger et pour mouvoir ses troupes. Il était obligé d'être prudent, afin d'être hardi ; car sa troupe était faible et son habilité à recruter n'était pas grande.

Le Général Dearborn avait réuni, en 1810, une armée de dix mille hommes, et de Plattsburg, il menaçait Montréal. Salaberry, avec une partie du bataillon du Colonel D'Eschambault placé sous ses ordres, commandait les avant-postes, et quoique les milices canadiennes fussent indisciplinées, elles avaient cependant toute confiance en elles-mêmes et en leurs commandants. La saison était très-avancée ; mais avec une telle armée, le gouvernement de Dearborn attendait naturellement de ce dernier qu'il accomplit une action d'éclat avant la fin de la campagne ; une action qui put être répétée dans les journaux américains, dans un style à sensation, et proclamée aux habitants crédules au son bruyant des trompettes.

Le Général Dearborn prit nécessairement l'initiative dans ce qui, vu la saison si avancée, doit avoir été considéré comme un mouvement très-douteux, sinon très-hasardé. Sir George Prevost, ayant découvert le plan d'opération du général Dearborn, envoya Salaberry avec quatre cents hommes et quelques auxiliaires Indiens, pour lui disputer l'entrée de la Province. Cette tâche fut accomplie aisément et avec succès.

L'ordre général suivant nous explique ce que Sir George Prevost pensa de cette affaire.

} Bureau de l'Adjudant Général
 { Quartiers Généraux.

Laprairie, 27 Nov., 1812.

“ O. G.—Son Excellence le Commandant des Forces saisit cette occasion d'exprimer au Lieutenant Colonel de Salaberry son entière approbation de sa conduite dans la direction de l'avant-garde, ainsi que ses sentiments d'admiration pour la promptitude avec laquelle le corps des Voltigeurs volontaires, le bataillon de la milice incorporé, la troupe d'infanterie légère du capitaine Platt et le bataillon de la milice volontaire de Montréal, et les compagnies de flancs, le second et le troisième bataillon de la milice de Montréal, se sont rendus à leurs postes respectifs pour repousser l'invasion étrangère qui, si elle eut eu lieu, Son Excellence en a la conviction, à cause de la valeur éprouvée et de la discipline des troupes régulières de

Sa Majesté et de la loyauté enthousiaste et du courage de tous les sujets canadiens de Sa Majesté, se serait terminée par la défaite de l'ennemi. Les efforts extraordinaires qui ont été faits en cette occasion et qui ont mérité l'approbation de Son Excellence, ne peuvent manquer de produire les plus heureux effets pour la future tranquillité et la prospérité du pays. L'ordre général d'aujourd'hui et du 27 courant, seront entrés parmi les ordres généraux du jour et lus à chaque régiment à la parade.

(Signé,)

EDWARD BAYNES,
Adjutant Général, N. A.¹

A l'exemple de son père, qui s'était marié en 1778, pendant la guerre de la révolution, le colonel de Salaberry paraît avoir pensé que cette époque de trouble ne devait pas empêcher des luttes plus pacifiques.

Aussi, en 1812, il épousa sa cousine madame de Hertel de Rouville, descendante du Sieur de Rouville qui eut la première concession de la seigneurie de Chambly. Le duc de Kent, écrivit alors à Salaberry une lettre bien différente de celle pleine de découragement que nous avons déjà citée. L'affaire était convenable et le mariage assorti. Nous n'avons d'espace que pour un extrait. La lettre est datée de Kensington Palace 8 août 1813.

“ Madame de Saint-Laurent et moi-même, qui avons d'abord été heureux d'apprendre le judicieux mariage que vous avez contracté, avons été hautement satisfaits de savoir que vous avez un fils, et elle n'a pas été peu flattée d'apprendre que vous l'avez nommé d'après elle. Vous comprendrez donc avec quelle ferveur nous

{ Adjutant General's office,
Headquarters,

La Prairie, 27th Nov., 1812.

¹ G. O. — His Excellency the Commander of the Forces, takes this opportunity of expressing to Lieut. Colonel de Salaberry, his entire approbation of his conduct in the management of the advance, as well as the high sense he entertains of the alacrity with which the corps of the Volunteer Voltigeurs, the Battalion of embodied Militia, Captain Platt's troop of Light Cavalry, and the Montreal Battalion of Volunteer Militia, and the flank companies, second and third battalions Montreal Militia, repaired to their different posts to repel the threatened invasion, and which, had it taken place, His Excellency feels confident, from the tried valor and discipline of His Majesty's regular forces, and from the enthusiastic loyalty and courage of all classes of His Majesty's Canadian subjects, would have terminated in the defeat and disgrace of the enemy. The extraordinary exertions which have been made on this occasion, and which thus calls forth His Excellency's notice and commendation, cannot fail from producing the most happy consequences to the future tranquility and prosperity of the country. The General Order of this day and the 27th current, are to be entered into the General Orderly Books, and read at the head of every corps on parade.

(Signed)

EDWARD BAYNES,
Adjt. General N. A.

nous unirons pour prier que ce nom porte plus de bonheur à votre fils qu'il ne l'a fait à votre pauvre frère Edouard." ¹

Pendant la même année, 1813, le colonel de Salaberry reçut ordre de donner une attention égale, en même temps, aux généraux Wilkinson et Hampton, et aux armées qu'ils commandaient. On s'attendait à ce que le premier surprit et enleva Kingston et Prescott, pour opérer ainsi sa jonction avec le dernier qui, étant déjà en possession de quelques avant-postes sur la frontière du Bas-Canada, devait se réunir aux forces de Wilkinson, et réunis, faire une descente sur l'île et la ville de Montréal. Jefferson écrivant de Monticello une lettre datée le 1 octobre 1812, a indiqué le plan de la campagne. Après avoir établi que "la reddition de Hull avait été pour nous plus que la perte d'une armée," il conseillait "qu'un coup fut porté en bas; car, ajoute-t-il, l'occupation efficace du fleuve depuis Montréal jusqu'à la Chaudière, ce qui est praticable, laisserait la partie supérieure du pays à notre disposition."

Les armes britanniques avaient éprouvé un revers dans le Haut-Canada, où le général Proctor avait été honteusement défait à la bataille de Thames. Les autorités américaines prirent alors courage, et avec la confiance élastique qui caractérise cette nation, elles crurent qu'elles pouvaient tout aussi bien disperser l'armée, placée sous la commandement de Sir George Prévost, à Montréal, et ainsi, en s'emparant de la clef du pays, se rendre maîtres de la province du Canada.

Les forces combinées de ces deux généraux se montaient, suivant les calculs du Col. Coffin, dans son ouvrage intitulé : "*Chronicle of the war of 1812*" à 17,200 hommes de toutes armes. Pour faire face à ces deux armées, l'Angleterre n'avait de troupes régulières et de milice que cinq mille hommes, dont deux mille étaient en Haut-Canada. La ligne d'attaque adoptée par le général Hampton paraît avoir été judicieusement choisie, car elle traversait le pays située à l'ouest du Richelieu et menaçait l'île aux Noix, St. Jean et Chambly.

Le détachement envoyé pour combattre cette invasion ne formait guère plus qu'une colonne d'observation; mais l'avant-garde, forte seulement de trois cent cinquante hommes, était commandée par le Colonel de Salaberry. Cette faible poignée d'hommes était armée

¹ Madame de St. Laurent and myself, who were delighted to hear in the first place of the very judicious marriage you have made, have also been highly gratified in learning that she has given you a son, and not a little pleased with the compliment you have paid her by naming him after her. You will therefore judge how cordially we both unite in the fervent prayer that the name may prove more fortunate to him than it was to your poor brother Edward.

du plus grand courage et conduite avec habileté. On permit à Salaberry de dresser ses plans, et il le fit avec une grande sagacité. En réalité, il renouvela avec le même succès, mais sur une moindre échelle, la tactique qui avait amené la défaite des Anglais sous Abercrombie, à Ticondéroga. Il connaissait les avantages que donne une forêt à un petit corps de troupes ; et, en conséquence, à l'exemple de Montcalm, il eut le soin d'obstruer les approches de sa position par des abattis aussi considérables que le temps et les moyens qu'il avait à sa disposition le permirent.

Le général Hampton tenta de franchir ces obstacles, et il avait en cela grandement raison, car c'était là tout ce qui séparait son armée des terres cultivées du Bas-Canada. Pour réussir, il fit une attaque sur un peloton d'éclaireurs, stationné à Odelltown, sous le commandement du capitaine Mailloux. La défense fut si ferme que le général américain retira bien peu d'avantages de cette attaque, et l'arrivée d'un renfort consistant en une compagnie de milice sous le major Perrault et des Voltigeurs sous le Colonel de Salaberry, changea la face du combat. Enfin, le général Hampton fut forcé de se retirer et de gagner l'ouest pour, comme l'a remarqué avec à propos le Col. Coffin, aller chercher " ses Philippi sur les rives de Châteauguay."

Malgré la disproportion du nombre des deux armées, le colonel de Salaberry suivit l'ennemi avec précaution et l'atteignit à environ quatre milles en deçà de la frontière américaine et près de la source du Richelieu. Son but était d'accomplir par surprise ce qu'il ne pouvait exécuter autrement. La détonation accidentelle du fusil de l'un des soldats, gâta son plan et le força de se retirer d'une position très-périlleuse. Se voyant découvert, son courage ne lui fit pas défaut ; il conserva son sang-froid, et, sans perdre de temps, il mit en pratique ce principe, que la fortune favorise souvent le pas hardi. Réunissant environ quarante Voltigeurs et quelques Indiens, il fit une attaque impétueuse sur ce que nous pensons être l'avant-garde de l'armée américaine, la refoulant avec confusion sur le principal corps d'armée. Ce coup de main fut aussi vaillamment exécuté qu'il avait été hardiment conçu. Il eut pour effet de faire reculer huit cents hommes devant environ le huitième de leur nombre ; mais l'effet moral fut d'un grand avantage pour la petite troupe ; car Salaberry reprit sa position beaucoup plus vite que l'ennemi ne reprit son sang-froid, et, en même temps, il fit croire à ses soldats qu'il avait réussi à gagner un point stratégique important sans aucune perte de vie. Il est probable que les commentaires faits sur cette attaque des avant-postes, furent les mêmes de part et d'autre ; car les Américains ont dû voir, ce que

Les Canadiens savaient déjà, que leur commandant était un homme d'autant de génie et de ressource que de sang-froid et d'habileté. Nous nous contenterons de référer nos lecteurs à l'ouvrage : "*Chronicle of the war of 1812*," par le Col. Coffin, et pour ce qui suit, à la lettre de "Un témoin oculaire," écrite et publiée dans le temps et attribuée au commandeur Jacques Viger, de Montréal.

Trois semaines s'écoulèrent avant que l'armée américaine, avec le général Hampton, ne commençât à s'approcher du Canada.

Le 21 octobre 1813, il tenta une seconde invasion ; mais, comme la première fois, elle fut faite sur un terrain avec lequel Salaberry était parfaitement familier et qu'il s'était occupé à fortifier. Il avait fait profiter sa position de tous les avantages que la nature lui offrait, et les abattis exécutés d'après ses ordres, étaient tels qu'ils rendirent inutile l'action de l'artillerie américaine. Rien ne semble avoir été oublié par le commandant canadien, et depuis le commencement jusqu'à la fin, il ne perdit jamais de vue le plan qu'il s'était formé de repousser l'ennemi sans exposer ses propres soldats. Le général Hampton était probablement trompé autant que mal secondé, car il parut avoir une connaissance très-imparfaite de la position, et ignorer complètement les forces de ses adversaires. L'ignorance aggrava ses inquiétudes, et l'audace de Salaberry acheva de rendre sa situation insoutenable. Aussi, quand ce dernier, par stratagème, fit disperser ses clairons et les échelonna sur un front très-étendu, de manière à faire croire qu'il possédait une force considérable ; et qu'à un moment critique, il leur donna ordre, comme c'était convenu d'avance, de sonner la charge ; le Général américain devint déconcerté, car à l'attaque des forces canadiennes on ne répondit que par la retraite et ensuite par la fuite de l'armée américaine.

Cet événement acheva de démoraliser l'armée américaine sous Hampton ; bien plus, il nécessita le rappel des troupes placées sous les ordres du général Wilkinson.

C'est ainsi que le plan de campagne de l'ennemi fut complètement détruit ; car les deux armées envahissantes qui devaient réunir leurs forces victorieuses, furent heureusement tenues éloignées l'une de l'autre, et tous les préparatifs du gouvernement américain, civil et militaire, furent rendus inutiles. La saison s'avancant, le général Hampton écouta les conseils de la prudence, et il se réfugia dans ses quartiers d'hiver. Cet étonnant succès ne coûta aux Canadiens, suivant le rapport officiel fait par l'Adjudant-Général, que cinq soldats tués, deux capitaines, un sergent et treize soldats blessés et quatre manquant.

A partir de ce moment, le colonel de Salaberry fut reconnu

comme le héros de Châteauguay ; car quoique le général de Wattville fut l'officier commandant, le combat fut livré par Salaberry et par le petit corps de troupes qu'il avait immédiatement sous ses ordres. Sur le champ de bataille, ce dernier écrivit à sa femme, et nous nous fesos un devoir de reproduire un extrait de sa lettre :

“*Ma chère Marianne.*—J'ai à vous informer qu'hier, avec environ 250 hommes, j'ai eu l'honneur de battre l'armée américaine, forte de plus de 6,000 hommes. J'avais plus de troupes, mais elles étaient placées en arrière, et elles n'ont pas donné. L'ennemi fit des attaques réitérées sur nos abattis, et après un combat de quatre heures, il fut contraint de se retirer à la rivière, près du gué, à quatre milles du champ de bataille. Nous avons fait avancer nos avant-postes. C'est la chose la plus extraordinaire qui ait été accomplie depuis le commencement de la guerre avec les Américains.”

Des ordres généraux et des dépêches très-flatteuses se succédèrent rapidement, ainsi que des lettres officielles et privées du Duc de York et du Duc de Kent. L'espace nous manque pour les reproduire dans cette esquisse ; nous nous bornerons à insérer la suivante :

Extrait d'un ordre-général, daté :

Bureau de l'Adjudant-Général, Quartier-Maître,

Montréal, 4 Nov. 1813.

Son Excellence, le Gouverneur en Chef et Commandant des Forces, a l'insigne honneur et la satisfaction d'exprimer sa reconnaissance à la loyale et brave milice du Bas-Canada, pour le zèle et la promptitude avec lesquels ses soldats ont volé à leurs postes, et pour la patience et la fermeté avec lesquelles ils ont enduré, dans cette rigoureuse saison, les sévères intempéries et les privations auxquelles ils ont été exposés. La bonne tenue et la discipline de la troupe entière ont été remarquables ; et l'intrépide conduite déployée par ses compagnies, presque entièrement composées de *Fencibles* Canadiens et de milice, sous le commandement immédiat du Lieut-Colonel de Salaberry, en repoussant, avec honte, l'armée envahissante américaine, vingt fois plus nombreuse, répand sur le nom canadien un honneur ineffaçable.

(Signé,)

EDWARD BAYNES,
Adjudant Général. ¹

{ Adjutant General's Office,
Headquarters,

Montreal, 4th Nov., 1813.

¹ His Excellency the Governor-in-Chief and Commander of the Forces has the highest pride and satisfaction in declaring his acknowledgments to the loyal and brave Militia of Lower Canada, for the zeal and alacrity with which they flew to

Une médaille d'or fut frappée en commémoration de cette victoire et on présenta des drapeaux aux Voltigeurs. En outre de la médaille, qui comme de raison lui fut donnée, Salaberry fut créé C. B., et reçut une lettre autographe du Prince Régent. De plus, les deux Chambres de la Législature Provinciale lui votèrent des remerciements.

Les honneurs ont leur prix et doivent être hautement appréciés par les hommes d'honneur. Mais quand ils sont conférés pour des services signalés, de telles distinctions sont généralement accompagnées, et avec raison, de récompenses utiles, car un peuple généreux, ordinairement, paie les services par un sacrifice. L'Angleterre ne manque pas de générosité. Il est donc probable qu'une difficulté technique en empêcha l'exercice dans cette occasion ; car quoique Salaberry livra et gagna la bataille, il n'avait pourtant qu'un grade subordonné dans sa division. Les hommes se satisfont rarement des excuses que l'étiquette et les règles du service peuvent apporter ; et de là on pensa, en Canada du moins, que, comme le colonel de Salaberry, ne reçut rien au-delà des honneurs dont nous avons parlé, le trésor impérial était, dans ce cas, gardé par une économie exceptionnelle et blâmable.

Après avoir servi son pays sur les champs de bataille, il fut appelé à le servir dans la législature en 1818 ; il fut nommé par le roi membre du Conseil Législatif, dont son père faisait aussi partie. Ce dernier mourut en 1828, et le premier un an après, en 1829.

Les plaisirs qui avaient charmé le manoir de Beauport n'étaient pas absents de la maison seigneuriale de Chambly ; car cet héritage de gaité et de bonne humeur avait été transmis de père en fils avec une admirable régularité. L'amour de la musique et de la danse, qui caractérise les habitants de Navarre, aussi bien que le peuple du pays Basque, étaient loin d'être discrédités chez leur représentant en Canada ; car la race des Salaberry garda sur les rives du Richelieu, dans un climat de Suède, quoique sous la même latitude qu'en Espagne, beaucoup des qualités sociales qui caractérisent les peuples du sud de l'Europe. Et c'est pendant qu'il se livrait à son amusement favori, si aimé par ses compatriotes, dans

their posts, and for the patience and firmness with which they have endured, in this inclement season, the severe hardships and privations to which they have been exposed. The steadiness and discipline of the whole have been conspicuous ; and the undaunted gallantry displayed by six companies, almost to a man composed of Canadian Fencibles and Militia, under the immediate command of Lieut.-Colonel de Salaberry, in repelling, with disgrace, an American invading army, twenty times their number, reflects unfading honor on the Canadian name.

(Signed)

EDWARD BAYNES,
Adjutant-General.

une innocente récréation, au milieu de sa famille et de ses voisins, qu'il mourut subitement.

Le 25 février 1829, si nous sommes bien informés, il passait la soirée chez son beau-frère, feu M. Augustus Hatt, de Chambly, quand une jeune dame l'invita à danser un *reel* avec elle. Il n'était pas homme à refuser un défi, pas même quand il était porté par une personne qui aurait reçu ses excuses avec autant de grâce qu'elle accepta son consentement. Il dansa donc si agilement et si longtemps que son fils aîné, le dernier député-adjutant-général de milice, se glissa parmi les danseurs, et consola la partenaire de son père en prenant la place de ce dernier. Mais en se retirant dans l'appartement voisin, le Colonel dit à un jeune médecin de ses amis : " Je me sens mal à l'aise," et presque aussitôt sa langue devint paralysée. Malgré tous les efforts de l'art et les soins qu'on lui donna, il mourut le lendemain, dans la cinquante-unième année de son âge.

Quoique la bataille de Châteauguay fut moins grandiose et qu'elle offre un récit moins poétique que la bataille de *Queenston-Heights*, elle fut, nous osons le croire, comme fait d'armes, plus importante même que cette victoire plus célèbre. Brock fut un héros qui ne s'astreignit jamais aux règles de la prudence. Il fut peut-être prodigieux de la vie ; il combattit son ennemi partout où il le rencontra, et s'il eut eu le choix, il eut probablement choisi une campagne ouverte, sans aucun avantage.

C'est ainsi que par la rapidité et l'audace de ses manœuvres, avec des forces médiocres et après de vigoureux combats, il détruisit son adversaire. De plus, le champ de bataille de *Queenston-Heights* n'offre pas un tableau ordinaire. Outre la mort de Brock, accompagnée de victoire et de défaite, ce tableau était entouré de toutes les beautés d'une nature luxuriante et d'une magnificence sans pareille. L'imagination et la fantaisie ont rehaussé le prestige qui, ordinairement, entoure les pompes et les incidents d'une guerre ; et ainsi, le récit de ce sacrifice et de ce triomphe, la mort du vainqueur et la déroute du vaincu, s'associent admirablement avec ce grand tableau des chûtes du Niagara, et semble arrosé des vapeurs de la gigantesque cataracte. En harmonie avec de tels décors, ces flots continuellement agités, ont dû inspirer les poètes qui, dans des vers harmonieux, ou l'historien qui, dans une prose poétique, ont chanté ou raconté comment les Anglais ont su tenir les hauteurs durant ces mémorables événements du passé.

Les devoirs imposés à Brock et à Salaberry se ressemblent tellement, qu'ils étaient presque identiques. Ils étaient chargés de prévenir l'invasion, ou s'ils ne le pouvaient, de refouler l'ennemi. Tous

deux accomplirent leur tâche ; mais la manière dont ils s'en acquittèrent est singulièrement différente. Si Brock fut, comme on l'a dit, prodigue de la vie, au moins ne fut-il pas plus soigneux de la sienne que de celle du moindre de ses soldats. Sa hardiesse amena sa mort, et son pays perdit en lui un des meilleurs généraux de division de l'armée anglaise. Salaberry, avec un égal courage, appréciait plus justement la valeur [de la vie du soldat ; car il avait servi dans des circonstances où une trop grande indifférence pour de telles considérations, amena de grandes pertes, sinon une véritable honte. De là, il chercha à contre-balancer les différences numériques entre ses forces et celles de son ennemi, et autant par prudence que par habileté, par stratagème que par adresse, à équilibrer ce qui lui était inégal.

Il opposa la sagacité du castor à la force de l'ours, et en conséquence, il combattit avec d'autres armes que le fusil et l'épée. Il appela à son aide les humbles services de la hache et de la bêche, et il sut faire taire l'artillerie en creusant et en se retranchant. Il évita la rase campagne et se tint auprès des forêts. Il éleva des abattis et entourra sa position de longs et redoutables chevaux de frise qu'il sut tirer de la forêt. De plus, il parvint à amener le combat sur le terrain qu'il s'était choisi et qu'il avait préparé pour l'engagement. Il tint sa position aussi longtemps qu'il avait dessein de la tenir ; car quand il se mit en mouvement, ce fut pour s'avancer et pousser l'ennemi graduellement jusqu'à ce qu'il l'eût poursuivi dans son réduit.

Ainsi en paralysant les forces de son adversaire, Salaberry rendit inutile un mouvement dont l'importance dépendait, non-seulement d'un engagement avec les forces britanniques en Bas-Canada, qui ne semblait pas pouvoir faillir d'être couronnées de succès ; mais de combinaisons exactes qui devaient prendre effet après la victoire espérée. Tous ces plans furent habilement déjoués et avec des pertes insignifiantes, car " le bilan du boucher, " comme Cobbett nommait ces rapports, fut trop peu considérable pour être intéressant. Ainsi la bataille de Châteauguay n'offrit pas de sujet au pinceau d'un peintre et n'en présenta que très-peu au poète.

Des publicistes comme Jefferson comprirent l'importance de la victoire des armes anglaises, et les militaires des deux côtés des frontières concoururent dans l'opinion de Sir George Prevost, qu'elle retardait, au moins pour une année, et peut-être pour une période indéfinie, l'invasion sérieuse du Canada.

S'il y a un parallèle à établir entre les services militaires qu'ont accompli Brock et Salaberry, dans les deux circonstances que nous

avons mentionnées, aussi bien que dans l'importance politique de ces événements; il y a aussi un contraste dans la manière dont ces services ont été reconnus par les législatures et le peuple, respectivement, du Haut et du Bas-Canada. Le premier, par son Parlement, vota à la famille de Brock un octroi de 12,000 acres de terre, et le peuple, spontanément, par contribution volontaire, bâtit et rebâtit le majestueux monument qui couronne les Hauteurs de Queenston, et commémore la victoire en même temps qu'il couvre les cendres de Brock.

La Législature du Bas-Canada, dont les habitants avaient été protégés contre la violence et les propriétés sauvées de la spoliation par Salaberry, lui exprimèrent honorablement leur reconnaissance, en adoptant un vote de remerciement qui fut consigné dans les journaux des deux Chambres de la Législature. Mais nous ne sachons pas que le Parlement ou le peuple du Bas-Canada ait fait plus; ils n'ont voté ni du pain à sa famille, ni une pierre à sa mémoire.

FENNINGS TAYLOR.

—*Traduction de M. TESTARD DE MONTIGNY.*



LA BATAILLE DE MENTANA.

Mentana avait nom anciennement de Nomentum. Ce fut là qu'en l'an 800, Léon III reçut Charlemagne. L'empereur venait ratifier le don de Pepin qui avait donné l'exarchat de Ravenne conquis par ses armes, et y ajoutait les Marches d'Ancône. A quelques jours de différence et 1067 ans après, ce don devait être affirmé et réclamé par le sang des nouveaux croisés.

Ce rapprochement ne soulève-t-il pas dans nos cœurs et nos esprits des sentiments de joie et de foi ? En effet, n'y voyons-nous pas la justice, la vérité, toujours les mêmes ; en ces temps, comme aujourd'hui, ces deux attributs accompagnent l'Eglise ; alors comme aujourd'hui, ne voyons-nous pas la justice triomphante, l'Eglise soutenue par des envoyés de Dieu. Que l'espérance donc se ranime en nos cœurs ! Il y a mille ans, l'Eglise souffrait des persécutions pour les mêmes raisons qu'aujourd'hui, et cependant elle est restée et elle restera toujours la même, appuyée qu'elle est sur la pierre angulaire qui est son divin fondateur.

Mentana donc devint après dix siècles, le siège d'un nouvel acte de foi. Plus sanglant que le premier, il devait attester plus forcément les principes pour lesquels avait combattu le grand empereur de l'Occident.

Mentana est une petite bourgade non loin du Tibre et située pittoresquement au haut d'une élévation et entourée de tous côtés de mamelons et de collines couverts de vignes et d'oliviers. Les collines reliées entre elles par des chemins creux bordés de haies vives, offraient des avantages défensifs dont s'emparèrent les gari-baldiens. Des abattis et des barricades à la dernière ligne formaient

des obstacles très-difficiles à franchir. Le bourg lui-même, dominé par un château féodal dont les murs n'avaient pas moins de 20 pieds d'épaisseur et bâtis sur le roc, semblait imprenable.

La situation s'était aggravée à Rome ; les troupes Italiennes avaient franchi les frontières et on n'était pas certain quelles se fussent retirées. Rome, travaillée par les sectaires qui y étaient en grand nombre, pouvait d'un moment à l'autre se réveiller au milieu des barricades ; néanmoins l'arrivée des Français, les secours promis, la parole d'un ministre d'État, M. Rouher, avaient remonté le physique de nos soldats : quant au moral, réunis tous à Rome, sachant qu'un dernier coup allait être frappé, couverts de gloire militaire, ils ne demandaient à grands cris qu'à marcher.

Par un ordre général du 2 novembre au matin, toutes les troupes devaient se tenir prêtes pour minuit. Les malades, les blessés, les éclopés devaient être envoyés dans les dépôts, toutes les casernes devaient se vider. Les postes furent doublés, les sentinelles tenues à l'alerte. A minuit, le reveillé sonne, la soupe est trempée, les rations pour deux jours distribuées ; à une heure, toutes les troupes désignées pour l'expédition étaient réunies au vaste champ des Prétoriens. Trois heures sonnent, la tête de la colonne s'ébranle. Cinq mille hommes marchent à la victoire ou à la mort pour la plus noble, la plus sainte des causes.

C'est pendant cette marche, par une pluie continuelle, que ressortait la physionomie des différents corps et des différentes nationalités qui les composaient. Le Français chantait son pays, l'Allemand fumait, l'Italien chantonnait, les Zouaves marchaient aux cris de

En avant marchons,
Zouaves du Pape à l'avant-garde,
En avant marchons,
Le Pape nous regarde,
En avant bataillon.

En effet les Zouaves étaient à l'avant-garde.

Vers quatre heures, on sortit de Rome. Après avoir passé le pont Nomentano qui était miné et gardé par un soldat la mèche allumée, une colonne composée de trois compagnies de Zouaves sous les ordres du commandant de Troussures se porta sur le long du Tevere ; elle devait faire une diversion à l'attaque véritable et y prendre part, comme nous le verrons, d'une manière très-utile plus tard.

La colonne principale traversa ensuite et l'avant-garde se forma. Elle comprenait trois compagnies de Zouaves et une section d'artillerie, que précédait un peloton de dragons.

Cependant, les garibaldiens nous attendaient de pied ferme. A quatre kilomètres en avant de Mentana, leurs lignes habilement

disposées, les nombreux obstacles et les barricades qu'ils avaient élevées, créaient réellement pour eux un point défensif dont la stratégie et la tactique laissaient percer la connivence d'officiers de l'armée royale italienne.

Vers onze heures et demie, la petite armée placée en ordre de ligne de bataille fit une halte.

Chaque escouade fit son café et on étala les provisions du sac à pain ; on prenait des forces avant la lutte.

Un quart d'heure de marche jeta nos éclaireurs sur ceux de l'ennemi. Il était environ midi trois quarts ; nous étions à quatre kilomètres de Mentana.

Quelques coups de fusil furent échangés et l'avant-garde s'élança à la baïonnette. En un quart d'heure tout le régiment déployé s'avavançait en bon ordre.

L'ennemi posté sur des hauteurs superposées en gradins, nous fusillait tout à leur aise ; mais la baïonnette les repoussa sur une étendue de trois kilomètres.

Voici quelle était la disposition des troupes : les Zouaves formaient une première ligne couvrant à peu près six à sept kilomètres, et à cheval sur la grande route. La seconde était composée des légionnaires d'Antibes et des carabiniers suisses, le tout sous les ordres du général de Courten. Les Français sous les ordres du général Baron de Polhès, formaient la troisième et ne devaient donner qu'en dernier lieu. Le général Kanzler, pro-ministre des armes, commandait en chef.

Ce fut dans cette première attaque et à la tête de sa compagnie que tomba le capitaine de Veaux. Au détour du grand chemin, sa compagnie reçoit une décharge épouvantable.—“Garde à vous, les enfants, le passage sera difficile, mais je compte sur vous. En avant !” Au même instant, il tomba frappé d'une balle en pleine poitrine : “Avancez toujours, s'écrie-t-il. Vive Pie IX.” Une balle l'avait frappé au cœur, broyant sa médaille de Castelfidardo dans ses chairs.

Ce n'était pas la première victime parmi nous ; mais aussi les garibaldiens jonchaient le terrain, la plus grande partie tués et blessés par la baïonnette. L'élan des troupes avait été admirable, l'ennemi culbuté en était rendu à sa dernière position. Nos deux ailes étaient puissamment soutenues par des compagnies de légionnaires et de Suisses, tandis que le gros de la légion surveillait notre centre.

La Villa Sanctucci avait servi de refuge et de point de ralliement aux masses désordonnées des chemises rouges. Cette villa, entourée de hauts murs, et couverte de vignobles et de petits bois d'oliviers,

offrait en effet un point de résistance : aussi, dès le commencement, une pièce d'artillerie la battait en brèche, elle ne cessa que lorsque l'assaut fut donné. Pour atteindre la brèche, il fallait débusquer d'un chemin creux, et parcourir 50 à 60 mètres à découvert.

Les balles pleuvaient dru, il y eut un moment d'hésitation. Charette s'élança : " En avant, les Zouaves, s'écrie-t-il, ou je meurs sans vous." La villa est emportée, mais Charette roule dans la poussière, trois balles avaient atteint son cheval. On lui en amène un autre, " C'est bien, mes enfants, je vous verrai mieux, en avant", et il continue. Une large trouée cependant avait été faite dans nos rangs, un monceau de cadavres gardait la porte de la villa.

L'artillerie romaine postée dans les meilleures positions couvrait les différentes attaques ; habilement disposée avec l'artillerie française, ses boulets formaient des feux croisés dont les garibaldiens ne tardèrent pas à éprouver les effets.

L'infanterie emportée par son ardeur permit aux garibaldiens un retour offensif qui mit nos flancs en danger ; en effet, deux fortes colonnes menaçaient de nous tourner. Notre droite surtout en eut beaucoup à souffrir, mais les vaillants Suisses ne bronchèrent pas, et malgré qu'ils fussent entre deux feux et séparés de la ligne, ils se mirent dos à dos et soutinrent l'attaque jusqu'à l'arrivée du secours.

Il était déjà quatre heures, nos réserves étaient épuisées, la légion au centre était réduite à un très-petit nombre. L'ennemi concentrait ses forces et préparait un dernier effort.

Ce fut alors que l'on entendit le clairon français, et en même temps un bruit formidable, on aurait dit une sonnerie terrible mue par un puissant ressort. Le *chassepot* en effet exécutait ses merveilles, en servant pour la première fois, la plus sainte des causes. On raconte que dès lors, la panique s'empara des garibaldiens. Le premier bataillon du 1er de ligne, appuyé par trois compagnies de chasseurs, refoula les ennemis sur la droite et serait facilement entré dans Monterotondo si, par cette manœuvre, la continuité de la ligne n'avait pas été mise en danger. Le 29e exécutait un pareil mouvement à notre gauche. La colonne de M. de Troussures arrivait à ce moment même, tournait la ville à notre gauche et s'établissait à cheval sur la voie de Monterotondo, coupant ainsi la communication entre ces deux villes. Nos deux ailes étaient dégagées.

Le général Kanzler crut alors le moment venu pour le dernier assaut. Au centre, le 59ème de ligne et le 2ème bataillon des chasseurs déblayaient le terrain et arrivaient sous les murs de Mentana.

L'ennemi culbuté de toutes parts abandonnait le champ de

bataille pour se retirer dans les murs de Mentana. Malgré des efforts surhumains on ne put parvenir à y entrer. D'ailleurs la nuit tombait, on remit donc l'assaut définitif au lendemain.

La nuit était venue, les pertes étaient grandes des deux côtés, le corps des zouaves avait surtout souffert. Les blessés, couchés sur un peu de paille, avaient été portés dans deux petites chapelles situées le long de la route. La nuit fut terrible. Sans eau et en proie à la fièvre qu'occasionnent les blessures, nous eûmes à souffrir ; mais, le lendemain, la charité des citoyens romains et étrangers nous fit transporter à Rome, où la vue des cornettes blanches nous rassura sur notre sort. Les hôpitaux ne suffisaient pas, aussi dut-on en ouvrir de nouveaux : quelques églises et des palais furent transformés en salles pour les blessés.

Cependant l'ennemi, complètement cerné à Mentana, coupé de Monterotondo, n'avait plus qu'à se rendre. Le 4, au matin, venait un parlementaire qui fut conduit au général. Il eut l'audace de demander que les garibaldiens pussent se retirer avec armes et bagages. Inutile de dire qu'il fut renvoyé. Ce fut le signal de l'attaque. Le 50e de ligne entra dans Mentana après une courte résistance. Les prisonniers étaient si nombreux qu'on n'en savait que faire. Ce fut ainsi qu'on renvoya dans leurs foyers tous les défenseurs du château après leur avoir ôté leurs armes.

En même temps, notre droite entra dans Monterotondo aux acclamations du peuple. Ce fut l'affaire de deux heures. La bataille avait duré cinq heures, la mêlée avait été terrible en certains endroits ; aussi le champ de bataille était couvert de carnage. La mort avait frappé trente des nôtres, dont vingt-quatre zouaves ; cent trois pontificaux avaient été blessés, dont cinquante-sept zouaves. Les pertes des Français ne s'élevaient qu'à deux morts, un disparu et trente-six blessés.

Les garibaldiens, dont les uns font monter le nombre à neuf mille et d'autres à quinze mille, avaient souffert d'une manière terrible. Six cents des leurs furent enterrés le lendemain, et deux cent soixante, quelques jours après. Un millier environ de leurs blessés remplissait les hôpitaux ; mille cinq cents furent amenés prisonniers à Rome et sept cents furent conduits à la frontière.

Cette victoire de la foi fut couronné par la charité catholique : au plus fort de la mêlée on voyait quatre femmes ramasser les blessés ; une dame du monde et trois cornettes blanches, donnèrent un sublime exemple de dévouement et de charité. Aussi le nom de madame Stone sera-t-il toujours répété avec bonheur et reconnaissance par les pauvres blessés de Mentana : celui des filles de St.

Vincent-de-Paul est la personnification de la charité catholique, leur dévouement est assez connu de tout le monde.

M. le Docteur Ozanam, frère du célèbre professeur de la Sorbonne, le vicomte Ch. de St Priest, MM. Vrignault, Benoit d'Azy et de Luppé étaient venus soigner les blessés et leur administrer tout les petits comforts possibles.

Je me garderais bien d'oublier nos aumôniers. Mgr. Daniel, les PP. Wilde et de Gerlache, le P. Ligier, le P. Doussot, tous d'ordres différents, nous accompagnèrent au plus fort de la bataille. Ils eurent le bonheur de ramener un grand nombre de garibaldiens, au moment de la mort et de voir partir pour la patrie grand nombre d'entre nous.

On comprendra avec difficulté le résultat d'une telle bataille, à nombre si disproportionné, si on n'admet pas que le doigt de Dieu était présent ; car jusqu'à quatre heures, deux mille neuf cent treize pontificaux avaient repoussé un nombre d'ennemis deux fois supérieur au leur. La moitié était des troupes royales, ainsi qu'on le constata dans la suite par leur livret de militaire et l'uniforme qu'ils cachaient sous leur chemise rouge. Les officiers qui les commandaient, sortaient la plupart des rangs de l'armée.

Quant à Garibaldi, je n'en dirai rien : cette illustre ganache, surnommé à juste titre le général Fiche-ton-camp et Duc de Montretton-dos, s'esquiva au plus fort de la bataille. La vantardise et le sot orgueil de ce héros des deux mondes ont reçu les coups de crosse de fusil avec lesquels il se vantait de nous chasser de Rome.

Le doigt de Dieu était là, une victoire si décisive nous permettait de rentrer à Rome après avoir dégagé complètement la campagne romaine. C'est ce qui faisait dire au général Baron de Polhès :

—J'ai assisté à un petit Solferino ; c'est le seul mot avec lequel je puisse rendre l'impression que je conserve de la bravoure déployée dans ce combat par les troupes pontificales.

A la nouvelle de cette victoire, tout Rome tressaillit de joie, elle avait échappé à un grand danger ; aussi quelles ovations fit-elle à l'armée victorieuse, lors de son entrée, le 5. Les troupes rentrèrent suivant l'ordre dans lequel elles avaient combattu, toutes couvertes de sang et de poudre, chargées de lauriers et des couronnes dont le peuple romain les accablait.

Du haut du Vatican, Pie IX contemplait ses enfants ; sa confiance inébranlable trouvait dans ce triomphe la réalisation des promesses divines. Non content de les récompenser, Sa Sainteté alla elle-même visiter les blessés et leur témoigner ainsi la plus haute marque d'affection que peut accorder un souverain à un sujet.

Voilà donc, une campagne de quarante cinq jours, se terminant par la défaite complète des ennemis de l'Eglise. Huit mille hommes avaient réussi à repousser les attaques de dix-huit à vingt mille ennemis pendant deux mois, précédés par les ravages du choléra et des fièvres dont plusieurs avaient souffert. Ajoutez à cela que la majorité était des étrangers, peu acclimatés au pays et souffrant des misères qui accompagnent toujours la vie des camps en temps de guerre, et vous aurez une idée des obstacles à surmonter, des difficultés à vaincre ; aussi nous nous disions tous que le doigt de Dieu s'était visiblement montré dans cette campagne.

Oui, ce n'est que la vérité, car humainement parlant, il était impossible pour nous de ne pas succomber, si le ciel ne se fut mis de la partie. Il est vrai que, selon le proverbe, nous nous sommes bien aidés ; mais le ciel n'a pas fait mentir le proverbe, et il nous a visiblement secourus.

C'est une consolation pour nous de voir cette protection céleste. Elle ne peut servir qu'à nous raffermir dans notre foi.

En considérant les grandes choses qu'elle a faites avec si peu d'hommes et si peu de moyens, espérons et croyons qu'elle saura, au besoin raviver dans les cœurs catholiques le dévouement des Croisades, de Lépante, de Monterotondo et de Mentana.

ALFRED LAROCQUE.

LE DEBOISEMENT.

I

Parmi les quatre ou cinq questions vitales soumises à l'étude de nos hommes publics, il n'en est pas qui ait été plus négligée que celle du déboisement.

Dites que les Canadiens-français émigrent par légions aux Etats-Unis ; que l'agriculture languit ; que la colonisation n'est pas ce qu'elle devrait être ; que notre jeunesse, lancée vers les professions libérales, passe avec dédain à côté des industries et des arts utiles, l'on vous comprendra sans effort ; de toute part des voix s'élèveront pour acclamer vos idées ou les repousser, suivant ce qu'elles seront.

Mais il n'en est pas de même du déboisement. Malgré plusieurs tentatives partielles, que nous comptons depuis cinquante ans, ce sujet important n'a encore trouvé aucun crédit au sein du public instruit ; quant au peuple, il ignore peut-être jusqu'au mot de la chose.

Pourtant, ce n'est pas faute d'être aujourd'hui au pied du mur tous ensemble ; ce n'est pas que nous n'ayions souffert d'un besoin impérieux ; l'expérience ne manque nullement à chacun de nous... mais la routine !...

Il a fallu des catastrophes épouvantables et souvent répétées, pendant le cours d'un siècle, pour faire porter la loi qui oblige d'ouvrir en dehors les portes des édifices publics, encore voit-on bien des endroits où la loi est mise au panier. Les incendies qui ravagent fréquemment nos villes ne sont guère plus capables de persuader

les propriétaires de la nécessité de renoncer aux bâtiments de bois. Toujours et toujours les vieux errements se répètent. Le peuple n'apprend rien, même à ses dépens; il oublie, le lendemain d'un désastre, les notions les plus élémentaires de la prudence; dans son intérêt, il faut que le législateur intervienne à tous moments, pour donner un éclatant démenti à ce titre de "peuple-souverain", que ses flatteurs aiment à lui prodiguer de nos jours.

Lorsqu'il sera question d'examiner en Parlement l'état de nos forêts et d'aviser au moyen de nous préserver d'un fléau grandissant avec une rapidité effrayante, la tâche retombera sur quatre ou cinq personnes assez patriotiques pour lutter seules contre les préjugés, les apathies, en un mot, la routine de leurs contemporains. On peut parier d'avance que la masse des intéressés y restera tout-à-fait indifférente, si par bonheur elle ne se tourne pas contre les mesures proposées.

Le déboisement est donc un sujet d'étude non-seulement nouveau en Canada, mais destiné selon toute prévision à jouir d'une mince popularité, en dépit de sa grande importance. Toutefois, si nous pouvons éviter le péril des longs discours, des écrits interminables et des déclamations à perte de vue qui ont tant contribué à entacher de banalité les principales améliorations dont l'urgence est si flagrante; si nous rencontrons quelques âmes d'élite prêtes à entreprendre cette nouvelle croisade et à la conduire à bonne fin à travers les obstacles qui ne tarderont pas à s'élever contre elles; si, au lieu de procéder par des mesures radicales qui effrayent invariablement les gens, nous avons la sage précaution d'attaquer le mal adroitement, pour le faire disparaître sans secousse du corps social; un noble et beau succès aura couronné une œuvre toute nationale, qui de prime-abord se présente dépouillée du prestige populaire.

Quelques articles dispersés dans les journaux, une mention accidentelle à la tribune, sont à peu près la somme de travail qui nous apparaît lorsqu'on recherche les traces de cette question dans notre pays.

A des signes certains, nous jugeons qu'un changement va avoir lieu et que l'on tâchera—demain peut-être—d'éveiller l'attention publique à cet égard. C'est à la veille d'un pareil mouvement qu'il convient de s'aguerrir et de se préparer par l'étude à y prendre part. Les pages que le lecteur va feuilleter tendent à ce but, en invitant qui de droit à se laisser guider par le sentiment du devoir qui les a dictées. D'autres, animés du même sentiment, poursuivront la tâche et la conduiront à un résultat définitif, qui ne sera pas le moins difficile à atteindre.

En attendant, voyons de quoi peut s'occuper celui qui désire embrasser superficiellement la question.

II

“ Nos inépuisables forêts, qui s'étendent jusqu'au pôle nord ! ”

Deux inexactitudes dans cette phrase choyée par les enthousiastes et les optimistes de nuances diverses. La hache du bûcheron a traversé d'outre en outre les plus profonds boisés du Canada. Depuis les rives de la mer Atlantique où s'arrêtent les provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, jusqu'aux sources du St. Maurice et de l'Ottawa, tout est parcouru, visité, exploité. Nous sommes instalés aux confins de la forêt vers le nord, et nous y portons une guerre destructive, incessante, imprévoyante s'il, en fut jamais.

Déjà, pour obtenir des bois de mûture que la Suède et la Norwége ne possèdent plus, nous allons abattre des arbres à cent lieues plus haut que la ville d'Ottawa, c'est-à-dire aux extrémités des régions végétales. Les bons bois de construction se rencontrent à mi-chemin de cette distance, c'est le plus pres de nous.

Nos forêts ne sont donc pas “ inépuisables ” puisque les massifs précieux en sont à peu près disparus ; nos forêts ne s'étendent pas “ jusqu'au pôle nord ” puisque le moindre *voyageur* les dépasse sur toute la ligne, en arrièrè des Laurentides. Prenons la peine d'y réfléchir : l'opinion publique est faussée sur ce point, nous sommes à la veille d'être pauvres, tout en faisant bruit de nos richesses.

La dévastation est parvenue précisément à la latitude où commencent les terres glaciales, qui, elles, “ s'étendent jusqu'au pôle nord. ” Personne n'ignore que la végétation est extrêmement lente dans cette zône ; l'enlever en entier c'est créer un désert ; elle repousse ça et là, mais pour languir et disparaître finalement. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les exemples multiples qu'offrent les pays situés comme le nôtre. Les savants vont jusqu'à dire qu'une ceinture de forêt comme celle qui nous reste est indispensable contre les empiètements de la région inculte du Nord sur une certaine étendue de notre territoire. Cette supposition est très-plausible : le désert marche ; si nous lui ouvrons les portes, il entrera chez nous.

Les Canadiens disposés à étudier la culture des forêts s'occuperaient avec profit de la Suède et de la Norwége, ces deux pays si semblables au Canada par leurs neiges, la durée de leurs hivers, et, hélas ! les tristes résultats que l'absence d'un régime approprié a produit dans l'administration des forêts.

Le Canada est en état de soutenir la concurrence avec toutes les forêts du globe. Sous ce rapport, il est plus abondamment pourvu que n'importe quelle contrée boisée. Il pourrait, au besoin, fournir à l'ébénisterie des matières de premier ordre, sauf deux ou trois spécialités qui ne croissent que sous l'équateur. Ce fait qui rend notre position si avantageuse sur les marchés étrangers, est du même coup une menace, attendu que, suivant notre coutume, le fer anéantit le domaine forestier sous prétexte de l'utiliser. Il n'y a pas à reculer devant l'exploitation, elle est de rigueur et pour le rendement qu'elle procure et pour la colonisation; mais il est impossible de reculer aussi devant cette vérité : nous ne savons rien de la sylviculture, et notre imprévoyance nous perdra.

On serait toutefois bien naïfs de s'en étonner, puisque la plupart des anciennes paroisses du Bas-Canada ont depuis longtemps chassé la forêt à des distances incroyables, si l'on songe à la température de nos hivers. L'habitant canadien qui, par la faute de son père, est forcé d'aller péniblement à quatre, cinq et six lieues, couper du bois pour chauffer sa maison, ne daigne pas profiter de l'expérience acquise à ce prix; il déboise à son tour, ou il enseigne à ses enfants à ravager autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils ne laissent pour une troisième génération que des déserts de plus en plus terribles.

Il y a telle paroisse où une forêt apparaissant tout-à-coup serait d'une plus haute valeur qu'un champ de blé. Pourquoi a-t-on commis cette imprudence impardonnable de mettre partout le sol à nu, pourquoi ne veut-on pas cesser la destruction qui s'est implantée dans tous les coins du pays? Parceque le peuple, laissé à lui-même, n'agit jamais autrement, et que, depuis Adam et Eve, il suit son égoïste et dangereuse devise : après moi le déluge!

En songeant un peu à l'avenir, nous qui payons déjà des prix fabuleux pour le simple bois de chauffage, imaginons-nous ce que dans cinquante ans la population pauvre souffrira de privations en ce genre, et comprenons bien quelle responsabilité les hommes de cœur et d'influence assument dès ce moment envers la postérité.

Nous avons entre les mains les dernières grandes forêts primitives qui existent. On s'évertue à répéter qu'elles composent une richesse immense, et c'est vrai. Mais quel usage faisons-nous de cette richesse? Sans insinuer quoique ce soit de blessant, il est juste de dire que nous la prodiguons avec une insouciance inqualifiable.

L'habitude est reçue de tailler en plein drap, sans réserve ni scrupule.

On traite la forêt comme aux premiers temps de la colonie, où la crainte des Iroquois forçait nos pères à supprimer les repaires de ces barbares. La guerre à la forêt s'est établie en permanence

La paix est faite avec les Iroquois vaincus ; entendons-nous aussi la chute du dernier pin de la hauteur des terres pour enterrer la hache du combat ? Alors, c'est que nous voulons payer les frais de la guerre,—et ils seront lourds !

En suivant le régime actuel, il en sera bientôt de cette "immense richesse" comme de certaines terres du Bas-Canada, obérées par l'ignorance et maintenues par la routine à un niveau de stérilité désolante.

Inutile de voiler les faits par des demi-mots ou des phrases arrondies, ils "sautent aux yeux," nous devons avoir le courage de les regarder en face. Pour cela, il faut en commencer immédiatement une étude sérieuse, ne pas hésiter à faire quelques sacrifices et mettre la cognée, non au cœur des arbres, mais sur le nerf de la routine et de l'indifférence qui nous écrasent.

Dans la question du déboisement, il n'y a pas que la crise du bois de chauffage, il y a plusieurs autres considérations à comprendre et à faire valoir. Le remède sera sans doute suggéré quand on examinera le mal. Ce mal est sensible sur toute l'étendue du pays, nous en souffrons sous différentes formes, parce que le déboisement, tel que pratiqué en Canada, est une source féconde de perturbations dont le contrôle échappe à l'homme et qui portent préjudice à deux branches notables de l'économie publique : l'agriculture et l'industrie.

III

L'histoire n'est pas aussi muette qu'on le pense sur le déboisement. Il nous reste des Orientaux, des Grecs, des Romains, des Français et des Allemands nombre d'ordonnances ou lois rendues à l'effet d'empêcher la destruction des forêts. Il serait curieux—et, pardessus tout instructif—de comparer l'état de ces pays, à l'époque où ces lois furent tour-à-tour portées, avec l'état du nôtre en ces derniers temps. Un volume canadien est à écrire sur le déboisement : le chapitre qui traitera de cette comparaison, jettera une forte lumière sur l'idée principale du livre, et disons de suite que nous n'aurons pas à nous féliciter de notre sagesse.

L'histoire en main, il est facile de voir avec quelle sollicitude les monarques et les législateurs de l'antiquité protégeaient les forêts. Mettant de côté les religions qui en faisaient leurs temples, et qui par conséquent les respectaient beaucoup, nous trouvons dans l'esprit des lois imposées aux peuples tout un système organisé pour la préservation et l'équitable partage des produits forestiers. La vio-

lation de ces lois entraînait des peines excessivement sévères, aussi étaient-elles observées tant que la monarchie ou le gouvernement quelconque qui les avait promulguées conservait son pouvoir. Les guerres, les invasions des Barbares, les conquêtes passagères des nations voisines, furent des causes de destruction pour les forêts, en abolissant les tribunaux chargés de les faire respecter.

Il est assez remarquable de rencontrer des ordonnances protectrices ayant trait à des forêts maintenant remplacées par les plaines de sable de la Judée.

Les ruines des nombreuses villes qui gissent en Orient au milieu des mers de sable, disent clairement qu'à l'époque où la civilisation fleurissait dans leurs enceintes, les environ en étaient prospères. Maintenant tout est détruit, l'agriculture n'existe pas, la forêt est inconnue, plus de cours d'eau, rien enfin qui invite l'homme à y séjourner. Les caravanes traversent comme un océan ces solitudes désolées, où le reboisement aurait seul le pouvoir de ramener la vie et le travail.

Si Achille revenait au monde, il lui faudrait consulter ses souvenirs pour dire à Agamemnon .

Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre!

Le fleuve Scamandre n'existe plus ; son dessèchement coïncide avec la destruction des forêts qui ombrageaient ses sources. On pourrait citer plusieurs cas analogues.

La Grèce des anciens, si fertile en certaines localités qui nous sont indiquées par les auteurs, n'offre plus dans ces mêmes endroits que le spectacle de la ruine et de la désolation ; c'est une suite de steppes, là où les boisés ont disparu.

Les marais de l'Italie doivent presque tous leur création à la même cause, sans compter que dans ce pays et dans ceux que je viens de nommer, bien des maladies pourraient être attribuées à la privation de l'influence salutaire de la forêt.

Les Romains ont porté à un haut degré la science de la sylviculture ; du moins, c'est d'eux que nous tenons ce que l'antiquité nous a transmis de plus complet en ce genre. C'est au point que les landes improductives (elles couvrent plusieurs milliers de milles) de la France actuelle avaient toutes été commises à la garde des agents consulaires, qui en avaient la gestion, conformément à des lois qu'il ne s'agirait aujourd'hui que de faire revivre chez nous pour n'avoir pas à déplorer dans l'avenir ce qui arriva lorsqu'elles tombèrent en désuétude. L'on comprend que les landes dont je parle étaient bel et bien couvertes de forêts, au temps des Romains, qui

prévoyaient exactement ce qui ne tarda pas à se produire à la décadence de leur empire

Après une série de dix siècles, Colbert fut le premier à réagir efficacement contre le fléau de la routine ; ses ordonnances sont célèbres, elles furent d'une valeur énorme pour la France qui les mit en vigueur jusqu'à l'époque de la révolution. Avant ce grand ministre, une multitude de mesures avaient vu le jour, mais, successivement, on les avait converties en formules vagues dont la routine faisait mieux son affaire.

Quand la révolution leva la tête, elle trouva maintes provinces de la France reboisées, capables de se construire des vaisseaux et de fournir du combustible au château comme à la chaumière.

En vingt ans, la destruction fut tellement complète que le cri d'alarme lancé par les économistes, eut du retentissement dans tous les cercles scientifiques, et jusque dans le corps Législatif, alors occupé des formidables complications que l'Empereur soulevait avec ses armées. L'œuvre des Romains et de Colbert était à refaire, on y mit l'ardeur et le soin nécessaire, ce qui n'empêche pas l'Allemagne d'être aujourd'hui, sous ce rapport, supérieure à la France.

L'importance de la sylviculture est tellement reconnue en Allemagne que la loi exige des étudiants un certificat de capacité de cette classe. Des chaires renommées y attirent de tous les points de l'Europe les hommes qui se destinent à la vie publique. Je constate ces faits, en passant ; mais ceux qui seraient tentés d'en apprendre davantage peuvent consulter les ouvrages qui se rapportent à l'Allemagne, à la Suède et à la Suisse, ainsi que les traités de Comte et de Clavé sur l'aménagement des forêts. Parmi une centaine de volumes, on ne pourra mieux choisir qu'en préférant ces trois ou quatre ouvrages.

IV

Les voyageurs distingués qui ont visité l'Amérique, et les observateurs nés sur son sol, s'accordent à dire que les cours d'eau y ont subi des modifications importantes depuis la découverte de cette partie du monde. L'irrégularité des écoulements, se fait remarquer là où rien de pareil ne se manifestait jadis.

Le déboisement est cause de ce désordre. On ne change pas impunément l'ordre de la nature. Dieu a fait toute chose utile.

La pluie tombe sur la forêt, glisse lentement le long des feuilles et des branches de chaque arbre, s'infiltré goutte à goutte dans le terrain spongieux qui recouvre le sol primitif, et finit par rencon-

trer la couche résistable qui l'empêche de pénétrer plus avant et qui la rejette, par une route régulière, vers le lit des ruisseaux ou des fleuves

Telle est la marche de la nature. Les réservoirs naturels qui se forment ainsi sous la forêt sont les tributaires quotidiens des sources, des petits ruisseaux, des rivières, en un mot de ce réseau de décharges qui aboutissent à la mer par les grandes rivières. Qu'il survienne un long orage, le sol de la forêt boira d'abord abondamment l'eau du ciel, et le surcroît, la plus faible partie, passera ensuite dans les rivières. A moins de subir un nouveau déluge, il n'y aura pas d'inondation, parceque le trop plein des eaux tardera à se déverser, retenu qu'il sera par la perméabilité du sol.

L'eau se frayera son chemin, au bénéfice des terres cultivées qui se trouveront sur son passage, sans oublier d'approvisionner à droite et à gauche les sources qui deviennent si précieuses au temps des chaleurs de l'été. Les champs, les troupeaux, la navigation et nombre d'industries profitent de ce régime.

Prenez au contraire un sol dénudé, une pente exposée aux souffles des vents, et voyez ce qui arrive pendant un orage. Rien ne retient les gouttes d'eau, elles se mêlent, glissent, augmentent de volume; les flots descendent les replis du terrain, s'accumulent dans les moindres cavités, provoquent des éboulements, et ravinent la campagne. A la fin, c'est une véritable masse liquide, qui roule en chassant devant elle les meilleures parties des terres engraisées et les précipite dans le fleuve.

L'avalanche passée, il reste à peine assez d'eau pour résister aux premiers rayons du soleil du lendemain; l'orage a dévasté les champs et la pluie bienfaisante a passé sans produire aucun bien. Rien d'étonnant si du même coup, les cours d'eau, gonflés outre mesure, ont débordé leurs lits et exercé des dommages étendus sur leurs rives.

Une pente boisée, c'est un toit de chaume qui laisse arriver petit à petit à son extrémité inférieure les multitudes de gouttes d'eau tombées du ciel. Une pente nue, c'est un toit d'ardoise qui sert à rassembler ces gouttes d'eau éparses et à les précipiter d'un seul jet par dessus les conduits devenus insuffisants pour les recevoir.

Autre effet. Les neiges entrent au printemps en ligne de compte dans le contingent des cours d'eau. En Canada, leur coopération devient d'année en année plus inquiétante. Il suffit de rappeler aux vieillards les paisibles débauches du temps passé et de leur mettre sous les yeux les désastres de ces années dernières.

En Espagne comme en France, chaque fois que l'on a reboisé les rives et les pentes d'une vallée, les lits desséchés des anciennes rivières ont repris leur fonctions avec tout la régularité désirable, et l'agriculteur, attiré sur leurs bords, s'est remis en possession d'un sol réputé stérile. Un double fait que l'on peut constater dans quelques provinces espagnoles est celui-ci. Les provinces qui portaient le nom de grenier de Rome étaient convenablement boisées ; tant que les Romains furent puissants, ils tinrent en vigueur les vieilles lois protectrices de ces forêts ; mais d'autres gouvernements s'étant élevés en Espagne, l'on coupa ces forêts qui emportèrent pour toujours avec elles la fertilité des campagnes qu'elles protégeaient. Puis, vers la même époque, les habitants des autres provinces où l'agriculture était peu en honneur ayant subi la nécessité de s'abriter derrière leurs forêts pour se défendre les armes à la main contre les envahissements des étrangers, il en résulta que l'on ne voulut point abattre ces remparts de tout un pays, on les laissa couronner les monts et croître de place en place, pour fortifier les provinces ; si bien que maintenant les rôles sont intervertis : les moissons abondent dans les provinces autrefois sauvages, tandis qu'elles ont fui les lieux où la végétation ligneuse s'est éteinte.

Les landes de la Saintonge, du pays des Basques, et quelques autres très-connées, ont désespéré les seigneurs et les meilleurs ministres de la France pendant six ou sept siècles. Il n'y avait qu'un moyen de rétablir l'agriculture dans ces déserts absolument improductifs, on vient enfin de le découvrir : c'est le reboisement. En moins de trente années, la transformation s'est accomplie en divers endroits, et le progrès continue ailleurs.

Les Alpes, du côté de la Suisse et du côté de la France, présentent un double enseignement. Le versant suisse, aux sommets couronnés de grands bois et semé de taillis sur ses pentes, possède les plateaux renommés que l'on connaît. Les pâturages superbes y font l'admiration des touristes et la fortune des propriétaires. Le versant qui regarde la France est l'antithèse du précédent. Quelques arbres rabougris, clair semés là où ils se rapprochent les uns des autres, ne retiennent ni la pluie ni la neige, qui roulent en torrents irrésistibles, balayant les plateaux, crevassant le sol et, après avoir dépouillé la montagne, se lançant au fond des vallées où, très-souvent, elles occasionnent de véritables calamités publiques.

Les habitants qui demeurent au pied des Alpes, se ressentent de cet état de choses. Le contraste est frappant : d'un côté le bien-être et l'activité industrielle ; de l'autre misère et apathie.

On voit par ce qui précède les rapports intimes qui existent entre l'agriculture et les forêts. On sent aussi, que pour jouir des avantages que procurent ces dernières, il n'est pas de rigueur qu'elles couvrent des milles et des lieues de pays au préjudice des possesseurs du sol, mais en entrant dans les détails de ce point, on se convaincrait que, dans sa partie colonisée, le Bas-Canada est plus dépourvu de forêts que n'importe quelle contrée agricole de l'Europe. Cela n'est pas croyable, dira-t-on. C'est pourtant la vérité.

Un examen de quelque étendue nous montrerait les dommages occasionnés par le déboisement sur le littoral du fleuve St. Laurent. L'espace me manque ici pour satisfaire à cette exigence ; mais des hommes compétents sauront s'occuper du sujet et le placer sous les yeux du public intelligent.

Grâce à notre système de destruction, il ne reste pas même dans nos champs un petit groupe d'arbres propres à abriter les animaux qui périssent sous l'ardeur du soleil. Les cultivateurs savent parfaitement qu'en cela, ils ont tort ; mais la routine...

Nous n'avons pas non plus ces boisés qui, en Europe et dans quelques états de l'Union américaine, servent de barrières contre les vents trop rudes. Quelques bouquets de gros arbres disposés à cet effet s'interposeraient efficacement entre nos moissons et les assauts redoutables des vents du nord.

Il faut pareillement tenir compte de l'influence qu'exerce un massif situé au milieu des champs cultivés. Il secoue durant la nuit les rosées qui proviennent des réservoirs naturels placés sous ses racines. Dans les périodes de sécheresse, ce bienfait n'est pas à dédaigner, car on calcule que par la respiration les arbres renvoient dans l'atmosphère près du tiers de l'eau tombée sur la surface qu'ils couvrent et qui se répand ainsi à petite dose dans leur voisinage. Il y a plus, l'humidité, l'espèce de vapeur qui s'élève de cette façon et qui flotte à une distance considérable aux alentours d'un boisé, brisant ce que l'on nomme le rayonnement nocturne des astres, il s'en suit que la *gelée blanche* est presque impossible dans les champs entrecoupés d'arbres.

Les médecins savent que les fièvres endémiques ont toujours été extrêmement rares dans les pays protégés par une bonne disposition des massifs d'arbres. On aurait tort, en effet, de se figurer que les substances odoriférantes qui s'échappent constamment des bois à l'état naturel n'exercent pas une influence décisive sur l'air respirable de la contrée environnante.

Et les oiseaux, destructeurs des insectes qui rongent les grains sur pied, pourquoi les bannir en détruisant la forêt ? Ces tribus sonores et joyeuses ne demandent qu'une chose pour nous égayer

de leurs chansons et faire une guerre à mort aux ennemis de l'homme, c'est qu'on leur laisse des citadelles de feuillage d'où elles se lancent par phalanges épaisses sur les pillards de nos récoltes.

V

Les Américains, qui sont le peuple le plus observateur du principe de la liberté du citoyen à son foyer domestique, n'ont pas hésité, il y a près de trente ans, je crois, à permettre que l'Etat écarte le principe, pour porter son contrôle sur la propriété privée, dans le cas qui nous occupe. Le déboisement s'effectuait, là comme chez nous, sans merci, sans réserve, sans prévoyance aucune. L'alarme fut générale lorsqu'on ouvrit les yeux sur l'abîme ouvert de toute part. Pour couper court, les états limitrophes du Canada consentirent à laisser intervenir leurs gouvernements respectifs dans la direction du mouvement, qu'avec son bon sens ordinaire l'Américain jugeait ne pouvoir confier à chacun en particulier. Il y a des patriotismes de divers genres : celui qui se jette tête baissée à la frontière pour faire de son bras ou son corps un obstacle au passage de l'ennemi n'est pas le patriotisme de tous les jours ; celui qui lutte à l'ombre, qui dévore ses maux personnels, arrache les préjugés de son foyer, de son propre cœur, bien souvent pour accomplir une œuvre immense dont les ouvriers, dispersés modestement dans un vaste territoire, ne marchent pas étendard déployé à la conquête de l'avenir. Sans douter du patriotisme d'une nation, il faut savoir agir au besoin comme s'il était tout-à-fait nul. Ce que la voix publique dit hautement, les volontés particulières ne veulent pas l'accomplir. Ainsi, l'on accueillera le projet d'une réforme dans l'administration forestière, l'on en reconnaîtra la nécessité dans tout son jour ; mais quand il sera question de retourner au village et de se conformer à ces belles théories, personne ne bougera d'un doigt,—la routine est entrée dans les mœurs.

Ne demandons pas si tôt que l'Etat empiète sur les droits acquis du propriétaire ; je n'ai mentionné que l'exemple des Américains, j'aurais pu en dire autant d'autres peuples, mais je me borne à montrer par ce trait, l'importance que l'on attache partout à la pressante question du maintien des forêts de service.

Ne pourrait-on pas obliger les concessionnaires futurs de nos terres nouvelles à laisser debout une portion de la forêt qu'ils entreprennent de défricher ? Le contrat pourrait renfermer la désignation du lot de réserve, qu'il ne serait jamais permis de détruire ; on aurait, bien entendu, le soin de veiller à ce que le morceau le

moins cultivable de la concession fut désigné. Ce système est d'une pratique facile ; il a aussi l'avantage d'empêcher le déboisement des terrains qui ne conviennent pas à l'agriculture et que l'on dépouille inconsidérément. Des concessions accordées sur ce pied à des particuliers n'empêcheraient pas le gouvernement, s'il le jugeait à propos, d'établir des réserves paroissiales, d'où il résulterait un bien incalculable.

Si, par le passé, l'on avait introduit cette prudente mesure dans les contrats de nos colons, il y aurait encore à nos portes du bois de chauffage à vil prix, les champs n'auraient pas souffert nombre de calamités, et plusieurs cours d'eau utiles ou qui le deviendront seraient aussi abondants que jamais.

La forêt canadienne se renouvelle dans l'espace de vingt-trois années. Le système dit "des coupes réglées" nous conviendrait parfaitement. Il consiste à asseoir les *abattis* de proche en proche, c'est-à-dire que la vingt-troisième partie de la réserve pourrait être coupée, en ne dépassant pas annuellement la ligne qui forme chaque vingt-troisième division. De cette manière, le bûcheron se retrouverait sans cesse en face d'une nouvelle forêt, et ni lui ni ses enfants n'auraient à appréhender le danger qui nous menace.

Supposons, à proximité de chaque paroisse ou de chaque ville, une forêt aménagée pour suffire, bon an, mal an, à la consommation du bois de chauffage, quel bienfait ne serait-ce pas aujourd'hui ! Et, pourtant, il eut été facile de réaliser ce miracle en ne laissant pas dépouiller totalement nos campagnes.

Les Français qui connaissaient le Canada mieux que nous, s'étaient alarmés des ravages des colons. Il y a plus d'un siècle, Bougainville écrivait : " Quoique les bois soient bien communs en Canada, il faudra faire des règlements pour l'exploitation et la consommation de ceux qui sont à portée des villes ; autrement les bois y seront bientôt rares, et on aura de la peine à les tirer, il faudra les faire venir de loin."

Cette prédiction est maintenant un fait accompli, un triste fait dont personne ne peut se féliciter.

VI

Cet article n'est qu'une ébauche ; on le voit assez du reste en le lisant ; je n'ai rien approfondi, je me suis contenté d'attirer l'attention du lecteur sur les principales observations qui se présentent à l'esprit en parcourant les ouvrages des économistes.

Il y aurait à ajouter le chapitre de la guerre et celui de l'industrie des essences. Je ne ferai que les signaler en terminant.

La plupart des victoires de nos pères ont été remportées avec l'aide tout puissant de la forêt ; qu'on relise nos annales. En détruisant la forêt sur le parcours de nos établissements, nous avons jeté bas les plus solides remparts que nous ayons, et congédié des alliés qui ne coûtaient rien à nourrir.

Dans un pays qui renferme la plus abondante crue de gommés, d'essences et de matières à tannin qui soient sur le globe, suffit-il à notre orgueil et à notre prospérité que nous en exportions moins que les plus petits et les moins favorisés des pays où pousse la même végétation ? C'est cependant encore une fois la vérité.

BENJAMIN SULTE.

Montréal, novembre 1868.

DE L'ALIMENTATION DU PEUPLE

EN BAS-CANADA.

Septième rapport triennal des procédés du Collège des Médecins et Chirurgiens du Bas-Canada. Montréal : des presses à vapeur de *La Minerve* 1868. Brochure in-8 de 17 p.

Le Collège des médecins et chirurgiens du Bas-Canada ne s'assemble que tous les trois ans, dans l'une ou l'autre des grandes villes de la province. A ces assemblées, des rapports sont présentés sur les progrès de la profession, l'amélioration des études médicales, la santé publique, quelquefois ; on fait des travaux en commun, on cause, on discute, on se communique les espèces curieuses ou les cas difficiles que l'on a pu rencontrer dans sa pratique depuis la dernière réunion, et l'on sort de ces conférences, sinon avec une idée mieux arrêtée sur le principe des maladies, au moins avec un sentiment plus amical les uns pour les autres. Les malades, ceux qu'on est convenu d'appeler les patients, de *patientia*, patience, ne souffrent nullement de cet éloignement temporaire de leur Esculape ; au contraire, celui-ci revient peut-être l'humeur moins noire. En tout cas, il a profité des connaissances, des secrets, des expériences réussies, de ses confrères plus savants ou plus anciens. Celui qui a le plus d'intérêt à se réjouir de tout ceci, c'est bien le malade, c'est bien celui qui consent à être un *patient*.

L'assemblée des médecins de cette année a entendu la lecture d'un rapport de quelques uns des procédés du Congrès Médical tenu à Paris pendant l'Exposition Universelle de 1867. Ce rapport dû à la plume de M. le Dr. Hingston, de Montréal, qui avait été chargé

de représenter les médecins canadiens à cette solennelle réunion, ne manque pas, en certains points, d'un intérêt général. Il résume les paroles prononcées par le rapporteur sur la question de l'alimentation du peuple canadien, comparée avec celle de plusieurs autres nationalités. Ce sujet assez curieux, présente des détails peu connus en dehors de notre pays ; il est traité par M. le Dr. Hingston en observateur attentif d'une population au milieu de laquelle il vit depuis de longues années. Il est aussi donné d'une manière qui le laisse aborder facilement même par ceux qui ne sont qu'imparfaitement initiés aux mystères de la science d'Hippocrate.

Nous avons cru intéresser nos lecteurs en empruntant à la brochure dont le titre est en tête de cet article, quelques pages du savant rapport de M. le docteur Hingston. Les observations qu'il contient n'ont jamais, à notre connaissance, été exprimés d'une manière aussi complète et aussi satisfaisante. Du reste, la circonstance remarquable dans laquelle elles ont été présentées mérite de ne pas être oubliée. C'est un honneur pour le Bas-Canada d'avoir été représenté à l'imposant Congrès de Paris. Les arts et l'industrie ne nous ont guère donné de succès à la dernière Exposition Universelle ; nous serait-il permis d'espérer des victoires sur le terrain de la science, du travail et des luttes intellectuelles ? Quoiqu'il en soit, la défaite même nous serait de quelque avantage, car elle nous ferait voir en quoi nous sommes faibles.

Après ces réflexions préliminaires, nous laissons la parole à M. le Dr. Hingston :

“ Durant la discussion d'un magnifique écrit sur “ l'Alimentation comme affectant différentes races,” je fis quelques observations. Je dis, qu'en Canada nous avons l'occasion de remarquer les effets de l'alimentation, ainsi que d'autres causes, sur les deux peuples qui habitent cette contrée. Là, les Français et les Anglais, ainsi que leurs descendants sont pour la plupart demeurés séparés, excepté cependant les principales familles des deux nations. Les Français ont été, pendant une couple de siècles, les seuls possesseurs du sol ; leur population recevant du dehors bien peu d'accroissement durant cette période : en examinant leur présente condition, on a la preuve de ce que peuvent produire le confort, le contentement, et un climat sain. Pendant qu'en Europe il est admis que les Français sont moins grands, plus délicats, et moins forts que les habitants des Iles Britanniques, en Canada, leurs descendants sont pour le moins leurs égaux en force et en activité.

“ La santé des habitants canadiens est telle, que je conseillerais à tous les jeunes médecins qui sont à la portée de ma voix, de ne

pas se rendre au district français de la Province, dans le but d'améliorer leur position. Le peuple prend peu de remèdes, et à part une forte purgation occasionnellement, il recherche peu l'assistance médicale. Comparés à leurs ancêtres, les Canadiens sont plus forts, plus agiles, et peuvent beaucoup mieux supporter la fatigue. M. de Bougainville avait remarqué ceci, il y a bien longtemps, lorsque les effets de l'acclimatation n'étaient pas aussi complets qu'aujourd'hui, quand il écrivait que le Canadien-français surpassait de beaucoup ses ancêtres dans tous les exercices fatigants et dans les longs voyages.

“ Les femmes sont vertueuses et fécondes. Et l'on pourrait dire d'elles aujourd'hui avec encore plus de vérité, ce que le Père Charlevoix écrivait à son roi, il y a déjà plusieurs siècles: “ Beaucoup d'esprit, d'agrèments, et une grande fécondité.”

“ Les premiers colons canadiens étaient peu nombreux, disséminés le long du St. Laurent et de ses tributaires; mais aujourd'hui, ils sont en majorité dans toutes les villes du Bas-Canada, à l'exception d'une seule. Ils sont nombreux dans les townships de l'Est, et dans certaines parties du Canada Ouest. Ils furent les *coureurs des bois* et les hardis voyageurs dans le territoire de la Baie d'Hudson; et dans certains endroits de l'Est des Etats Unis, ils ont déplacé et reculé leurs voisins moins prolifiques qu'eux.

“ Dans l'hôpital auquel je suis attaché, l'Hôtel-Dieu, avec son département St. Patrice, j'ai remarqué une grande différence dans les maladies qui attaquent les Canadiens-français et les Canadiens-anglais. La ceinture paraît être la ligne de démarcation pour les deux nations. Chez les premiers, les maladies sont au-dessous, et chez les seconds, elles sont au-dessus de la ceinture; thoraciques chez les Anglais et gastriques chez les Canadiens. L'affection la plus commune même chez les pauvres, est ce que les médecins canadiens nomment *embarras gastrique*.

“ J'ai dit que la nourriture de l'habitant consistait principalement en viande, le lard étant généralement le plus en usage, et qu'on en faisait une grande consommation. En supposant que l'état fourni par Louis Blanc, sur la quantité de nourriture consommée par les classes ouvrières, dans les différentes parties de l'Europe, soit correct, j'ai dit, que la quantité consommée par le Canadien-français était de beaucoup plus considérable; qu'au Canada, la plupart des familles mangeaient de la viande presque à chaque repas. Le désir des viandes grasses devient presque irrésistible, surtout lorsque les hommes sont obligés de faire des travaux très-pénibles, à une température basse. Les voyageurs dans le Nord-Ouest, et les bûcherons dans le haut de l'Ottawa sont de grands mangeurs de viande.

“ Les Français, dont la nourriture est principalement farinée, le pain, le raisin et le vin, seraient étonnés de la grande quantité de substance animale consommée par leurs descendants dans le nouveau monde. Le peuple du territoire de la Baie d'Hudson mange beaucoup de poisson ; dans l'intérieur, la nourriture journalière est le pémican ; la plupart des hommes mangent d'une livre à une livre et demie de pémican, 13 oz. égalent à peu près trois livres de viande fraîche. Sur le St. Laurent, l'Ottawa et leurs tributaires, c'est le lard que l'on consomme le plus, la quantité variant de une livre à trois livres par homme.

“ Les Canadiens-anglais n'ont pas encore donné les mêmes signes de progrès. Ils ne sont pas, comme les Français, supérieurs à leurs ancêtres, au physique. Il ne s'est pas encore écoulé assez de temps pour éprouver les effets de l'acclimatation ; mais il s'en est écoulé cependant assez, pour détruire la prophétie du Dr. Knox,—que si l'émigration européenne n'alimentait pas constamment ce continent, il retournerait à l'homme rouge, comme son seul possesseur.

“ Au Canada, la paix, l'abondance, et le contentement forment un peuple uni, heureux et plein de santé, avec peu de besoins, qu'il peut facilement satisfaire. Comparés aux Européens—

“ Les plus riches sont pauvres,
Et les plus pauvres vivent dans l'abondance.”

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

ANNE SEVERIN

A LADY GEORGIANA FULLERTON

XLVIII

(Suite.)

“ *Ecco Roma !* ” Ceux qui, aujourd’hui, arrivent à Rome par le chemin de fer et se précipitent comme un tourbillon dans une station que rien au premier aspect ne distingue de celle du lieu le plus obscur de la terre, ne peuvent se représenter l’effet que produisait jadis ces deux mots, lorsque, parvenu à l’endroit du chemin d’où l’on aperçoit pour la première fois la ville éternelle, le postillon arrêta ses chevaux et la désignait de loin au voyageur, en les prononçant de cette accent romain, sonore et grave, comme le nom de Rome elle-même.

Éveline avait assez d’esprit et d’instruction pour n’être point insensible à ce nom, et assez de goût pour embrasser de l’œil avec admiration les lignes gracieuses qui se développaient devant elle détachées sur le ciel ardent et pur, et dominées par l’incomparable coupole qu’on ne peut confondre, même à une première vue, avec aucune de celles qui l’entourent. Debout dans la calèche découverte où elle voyageait avec sa tante, les yeux brillants, les lèvres entr’ouvertes, elle était belle et charmante dans ce premier mouvement de curiosité et d’intérêt. C’est ainsi que la revit celui qui

venait au devant d'elle et dont elle rencontra en rougissant le regard ravi, lorsqu'au bruit des pas de son cheval elle tourna la tête et aperçut Guy qui venait de mettre pied à terre.

Rien pendant les premiers jours ne vint troubler l'impression de cette rencontre. Éveline était dans les dispositions voulues pour apprécier Rome historique et poétique, et elle avait hâte d'en visiter les monuments. Elle n'avait point en fait d'art, un goût exclusif pour celui dans lequel elle excellait : elle savait admirer le beau sous toutes les formes. Ce fut donc pour Guy un intérêt vif et nouveau que de parcourir avec elle ces galeries merveilleuses, en lui communiquant dans un langage animé ses impressions enthousiastes, tandis que lady Cécilia les suivait, en regardant avec son lorgnon les tableaux et les statues, lisant ensuite scrupuleusement le *Guide dans Rome* de madame Stark (le Murray de cette époque). Par la nature de son esprit et par celle de ses études, Guy eût été en tout temps un guide intelligent et sympathique ; mais ses récentes excursions avec Franz avaient élevé plus haut ses appréciations, et tant qu'ils ne firent que regarder ensemble des tableaux et des ruines, des statues et des paysages, rien ne vint troubler le charme de l'harmonie complète qui semblait régner entre eux. Éveline aimait l'éloquence et l'enthousiasme de Guy, et sans pouvoir toujours lui répondre, elle le comprenait assez pour qu'il pût rarement s'apercevoir qu'elle ignorait la langue dont il se servait. C'était à peine si une ou deux fois un mot, un accent, un regard ou surpris ou distrait, était venu frapper son oreille. Mais cette impression passagère était promptement dominée ensuite par le charme de la présence d'Éveline, par l'originalité naturelle de son esprit, par l'amour enfin, qui jetait en ce moment un voile doré sur tout ce qui les environnait.

Le jour où, pour la première fois, ils entrèrent ensemble dans Saint-Pierre, cette impression pénible et momentanée se fit sentir d'une manière plus accentuée et plus vive. Ce jour-là, Eveline dit beaucoup de choses qui témoignaient de sa surprise et de son admiration ; mais les paroles que Guy aurait voulu entendre, elle ne les dit point. Il en conserva une sorte de répugnance à visiter ensuite avec elle une autre église, répugnance qui augmentait à mesure qu'elle l'en pressait avec la vivacité curieuse d'une étrangère et d'une voyageuse. Lorsque enfin, il s'y décida, ce fut avec une appréhension qui souvent arrêta sur ses lèvres l'expression de sa pensée là où elle eût été la plus vive ; et il arrivait qu'après avoir été éloquent et animé en présence du site où était placée une église, il devenait soudainement silencieux et rêveur dès qu'ils en avaient franchi le seuil. Parfois, il s'éloignait alors brusquement.

d'Eveline, comme s'il eût redouté de l'entendre parler. * Parfois même, il se jetait à genoux devant cet autel spécial où brûle la lampe qui indique que *là* est la vie du sanctuaire, et pendant ce temps. Eveline l'attendait patiemment, appuyée contre un pilier sans se douter qu'il venait de tomber pour elle au pied de cet autel, une ardente prière. Mais lorsqu'il se relevait, pâle encore de l'émotion de son âme, le regard qu'il rencontrait semblait envoyer à sa brûlante espérance une réponse glacée !...

Oh ! cruels destructeurs de l'unité chrétienne ! que de cœurs ont saigné par vos mains, de siècle en siècle, parmi les plus nobles cœurs de la terre !

Eveline n'était cependant indifférente à aucune des richesses que l'art a accumulées dans les églises les plus obscures de Rome ; ni le goût, ni l'intérêt, ni l'intelligence ne lui manquaient pour les apprécier et en jouir. Elle comprenait tout enfin, tout, hormis la pensée qui avait fait naître ces sanctuaires, la pensée qui était exprimée par ces symboles, la pensée qui était enfin la raison, l'âme et la vie de tout ce qui l'entourait. Ceci, elle n'était pas même curieuse de le savoir ou embarrassée de l'ignorer. Une indifférence profonde succédait au plus vif intérêt dès qu'il était question d'autre chose que de la forme extérieure de la parure de ces temples chrétiens dont elle ne songeait jamais à apprendre l'histoire. Elle eût rougi d'ignorer le nom de Jupiter Olympien ou Capitolin et de ne pas reconnaître à la première vue la statue d'Auguste, celle de Tibère ou même celle d'Antinoüs ; mais ses yeux passaient indifférents et ignorants devant les images des plus grands bienfaiteurs des peuples. Les traits connus et vénérés de Vincent de Paul, de Philippe de Néri, de François d'Assise et tant d'autres qui ont élevé l'humanité au-dessus d'elle-même et accompli des œuvres que les anciens auraient nommées divines, non-seulement ils lui étaient inconnus, mais elle n'avait ni honte d'ignorer leur histoire, ni désir de la connaître,

Telle était Eveline, qui, en cela, ressemblait à beaucoup d'autres, et elle eût été fort étonnée si l'impression produite sur son fiancé par une conduite aussi simple lui eût été révélée. Elle remarquait bien parfois les nuages passagers qui altéraient la physionomie de Guy, mais elle était loin d'en soupçonner la cause. Quant à lui, lorsqu'il avait ressenti la sensation pénible que nous venons de décrire, il espérait mieux du lendemain, ou plutôt le lendemain, il évitait tout ce qui aurait pu la renouveler et proposait une promenade à cheval ou une course à la campagne. Alors, en présence de cette glorieuse et riante nature, au milieu de ces ruines fameuses, ou tout dans leurs impressions était identique, l'enchantement rede-

venait puissant, irrésistible, et il s'y livrait sans réflexion ; mais le contraste n'en était ensuite que plus grand, lorsqu'il sentait par un regard ou une inflexion de voix, qu'il fallait cacher les sentiments qu'il ne voulait pas voir involontairement profanés par celle qui ne les partageait pas.

La souffrance actuelle de Guy tenait moins, il faut l'avouer, à un zèle d'apôtre tardivement réveillé, qu'au besoin de ne pas vivre sans Éveline dans des régions qu'il sentait être les plus hautes et où il venait si récemment de retrouver la joie d'une sympathie complète. Sa passion, vive et irréfléchie d'abord, était devenue sérieuse et tendre comme le nœud qui allait les unir ; il ne pouvait supporter cette privation, et tout lui semblait inférieur maintenant à ces fêtes de l'âme qu'ils ne pouvaient goûter ensemble.

Dans la tristesse qui s'emparait parfois de lui, peut être eût-il ouvert son cœur à Franz ; mais depuis quinze jours, Franz avait quitté Rome pour aller chercher une solitude plus profonde. Une fois, il songea à écrire à Anne..., puis, après être demeuré longtemps pensif, il finit par jeter sa plume et par se résoudre à parler à personne ni d'Éveline ni de lui-même. Résolution sage peut-être, mais dont le résultat était contraire à cet équilibre parfait d'humeur et de caractère que Guy obtenait à grand'peine de lui-même, lorsque, par une raison bonne ou mauvaise, le fond de son âme était troublé.

XLIX

— Voulez-vous nous accompagner aujourd'hui au Colisée ? dit Éveline à Guy un matin où à son heure accoutumée, il arrivait chez lady Cécilia.

— Sans doute, répondit-il d'abord avec empressement.

Puis il réfléchit, et d'un autre ton il dit :

— Mais c'est aujourd'hui vendredi, il y aura foule au Colisée ; il vaudrait mieux, je crois, y aller un autre jour.

— Non, non, dit Éveline c'est précisément pour cela que je veux y aller. On m'a dit qu'il fallait le voir ainsi rempli de monde, et que d'ailleurs cette fête était curieuse.

— Ce n'est pas une fête, dit Guy gravement, c'est un simple acte de dévotion qui se répète tous les vendredis.

— En vérité, dit Éveline, et pourquoi le vendredi ?

— Parce que c'est le jour où le Christ est mort pour nous ; par cette raison, vous ne l'ignorez pas, ce jour est demeuré consacré

dans le monde chrétien...dans le monde catholique du moins...répondit Guy.

— Mais à quel propos choisit on le Colisée pour s'y réunir ce jour-là ?

— Parce que le Colisée a été baigné du sang des martyrs et que leur souvenir se mêle là plus qu'ailleurs à celui de la croix pour laquelle ils l'ont versé.

Guy donna cette explication d'un air triste et contraint qui sembla inexplicable à Eveline. Elle se trouvait irréprochable dans ses ménagements envers la croyance de Guy ; elle réprimait soigneusement tout ce qui aurait pu le blesser et l'interdisait même aux autres. La veille encore, une jeune Anglaise ayant dit devant elle qu'au bout du compte, elle étaient persuadée que les catholiques adoraient les images, "quoiqu'ils ne voulussent pas l'avouer," Eveline s'était fâchée et avait soutenu que les catholiques étaient de bons chrétiens : "Aussi bons que vous et moi," avait-elle ajouté avec vivacité. Elle était donc tolérante, très-tolérante. Que fallait-il de plus à Guy ? Elle ne voulait point, il est vrai, qu'il cherchât à l'influencer, mais en retour, elle ne voulait exercer sur lui aucune influence, et elle trouvait qu'il aurait dû lui en savoir gré, quoique à vrai dire, cette réserve ne lui coûtât absolument rien. "Guy était catholique ; c'était dommage, mais ce n'était pas sa faute, il était Français, il ne pouvait donc pas évidemment être anglican." Eveline n'allait pas plus loin que cela, et elle ne s'en préoccupait plus. Pour Guy, nous le savons, il en était autrement ; mais sur ce point important, il avait pris le douloureux parti de se taire toujours, un infailible instinct l'ayant averti que dans la disposition actuelle d'Eveline, ses paroles seraient vaines et qu'elles pourraient blesser sans jamais convaincre. Il gardait toutefois le silence avec effort, et c'était avec effort qu'il se laissait parfois entraîner à le rompre. Eveline s'aperçut donc en ce moment avec déplaisir qu'il était triste et sombre. Elle ne comprit pas pourquoi et elle alla mettre son chapeau d'assez mauvaise humeur, laissant Guy l'attendre dans le salon.

Il était demeuré assis près d'une table sur laquelle était amoncés des livres, des fleurs, des paniers à ouvrage et une foule d'autres objets que les Anglaises transportent volontiers en tous lieux et tirent comme par enchantement des profondeurs de leurs sacs de voyage, se donnant ainsi l'air d'être établies pour y passer leur vie dans toutes les auberges qu'elles traversent.

Distrait et préoccupé, Guy toucha machinalement à ce qui se trouvait sous sa main : c'était en ce moment une fort jolie corbeille dans laquelle, parmi les objets jetés pêle-mêle avec les gants, le

flacon, l'ouvrage d'Éveline, il remarqua un petit livre dont la riche reliure attira son attention. Il le prit, l'ouvrit, et voyant que c'était un livre de prières, il allait le reufermer avec un léger soupir, lorsqu'il aperçut deux initiales gravées dans l'intérieur de la couverture et qui n'étaient point celles d'Éveline, V. L. Il regarda un instant ces deux lettres avec attention et une certaine curiosité, puis il lut les mots écrits au-dessous de ces initiales : "Souvenez-vous de ce jour." Le livre était encore dans ses mains, et il relisait cette phrase lorsque Éveline rentra et s'avança vivement en rougissant ; mais avant qu'elle pût le lui prendre, Guy avait déjà replacé le livre sur la table d'un air indifférent et il s'était levé. Il avait très-bien remarqué cependant le mouvement d'Éveline ; mais il l'attribua à l'habitude qu'elle avait prise d'éviter tout ce qui pouvait amener entre eux une discussion religieuse. Cette pensée pour le moment éloigna de son esprit le souvenir des deux initiales et la question qu'il allait faire à ce sujet. Au même instant, lady Cécilia parut et leur donna le signal du départ.

La tante d'Éveline, dans son costume de promenade, était coiffée d'un chapeau gris auquel s'adaptait une espèce de cabriolet de soie bleue qui la préservait du soleil, tandis qu'un vaste mais léger manteau la préservait de la poussière. Sous l'un de ses bras, elle portait un petit pliant qui lui permettait de s'asseoir en tous lieux ; sous l'autre, son fidèle "Guide du voyageur" et un album où elle et Éveline dessinaient tour à tour ; enfin, elle tenait à la main un petit panier dont le contenu était préparé pour le cas où la faim les surprendrait en route. C'était dans cet équipage que lady Cécilia accomplissait périodiquement tous ses devoirs de voyageuse et jouissait de tout à sa manière.

Elle s'établit avec son bagage dans la calèche, Éveline y monta à son tour et Guy se plaça devant elle.

C'était une de ces journées d'Italie dont la beauté se fait sentir même dans une série de beaux jours et cause une sensation si vive que le cœur, trop plein, en arrive à souffrir de l'intensité même de la jouissance qu'il ressent. L'œil est satisfait et ravi ; de quel côté qu'il se pose, tout semble être rassemblé pour son plaisir ; l'harmonie est partout non moins dans la forme et la couleur des édifices, que dans celle des montagnes et des arbres : la main de l'homme semble avoir su seconder de toutes parts l'incomparable nature. Et sur tout cela tombe une lumière magique, une lumière dont la beauté va toujours se transformant et croissant, jusqu'à l'heure où le jour se perd dans la nuit au milieu d'une splendeur qui dépasse encore celle du matin ! C'est surtout cette lumière, vie de cette terre charmante, âme de ce beau corps, qui produit

sur l'âme humaine l'effet dont je viens de parler et transforme parfois l'admiration en douleur. Pourquoi? Serait-il facile de le définir? Je ne le crois pas, car cette sensation est mystérieuse, et les mystères ne peuvent s'expliquer; mais ne serait-ce point qu'alors le cœur s'ouvre à une joie trop grande pour ce monde, et qui n'a pas de rapport avec la réalité de la vie? De là, un retour mélancolique sur eux-mêmes, pour ceux dont l'aspiration n'est pas assez forte pour les porter plus haut que la terre, et jusqu'au lieu de l'accomplissement véritable, dont cette beauté qui nous accable n'est que la promesse et que l'ombre!

Éveline et Guy étaient montés en voiture assez soucieux l'un et l'autre; mais sous l'influence irrésistible de cette belle journée, tout sembla bientôt s'effacer et disparaître, hormis la joie d'être l'un près de l'autre sous ce beau ciel et de respirer ensemble l'air pur et parfumé, de regarder enfin autour deux avec une sorte d'ivresse, car, disons le en passant, il y a dans la vie de rapides moments où la mélancolie dont je viens de parler ne peut se glisser entre l'admiration et le cœur qui la ressent, parce que le transport qui le remplit dépasse toute impression du dehors. Pour Guy et Éveline, ce moment était un de ceux-là!...

Au lieu d'aller tout droit au Colisée, Guy implora et obtint de faire un long détour. Une sensation indéfinissable lui faisait désirer que cette heure pût ne jamais finir; le poids qui avait si souvent oppressé son cœur était soulevé; il ne songeait plus qu'à écouter la voix mélodieuse qui vibrait dans l'air et le faisait tressaillir, le mélange de sérieux et de grâce qui était l'un des charmes de la nature impressionnable d'Éveline, ne lui avait jamais paru si séduisant, jamais il ne l'avait trouvée si belle! jamais la fascination qu'elle exerçait n'avait été si puissante! Lorsque, sous l'influence de telles impressions, Guy parlait, il savait être éloquent, il savait l'être même en se taisant, et, plus émue que de coutume, Éveline, tantôt par ses paroles, tantôt par son silence, savait de son côté et l'entendre et lui répondre.

Ils arrivèrent enfin au Colisée, où la foule en effet était immense, et ils eurent d'abord de la peine à pénétrer; mais enfin ils parvinrent jusqu'au milieu de la vaste enceinte et ils regardèrent autour d'eux.

La ruine habituellement déserte était peuplée et offrait de tous côtés le spectacle le plus surprenant. Le monde entier semblait s'y être donné rendez-vous. Depuis le costume pittoresque des paysannes d'Albano jusqu'au cabriolet bleu de lady Cécilia; depuis les frocs de moines de tous les ordres jusqu'au manteau sombre des transtévérins, depuis le vêtement des hauts dignitaires ecclé-

siastiques jusqu'aux costumes excentriques des artistes et des voyageurs de tous pays, on apercevait toutes les variétés imaginables de formes, de couleurs, de physionomie, et d'attitudes. Mais la foule se pressait surtout compacte et attentive autour de la croix qui occupe le centre de l'immense arène, car auprès d'elle se tenaient debout le prédicateur des stations.

C'était un religieux revêtu d'un de ces habits aussi chers à l'œil du peintre qu'au cœur du fidèle, et dont l'aspect vénérable semblait être la réalisation parfaite de tout ce que le vêtement qu'il portait signifie et impose. Les fiancés étant arrivés tard, le prédicateur avait déjà parcouru les diverses stations, en ce moment, il faisait comme un résumé des vérités qu'il venait de prêcher. Guy s'était approché le plus près possible et il avait voulu faire place à Éveline près de lui ; mais elle avait quitté son bras pour rester auprès de sa tante, assez près cependant pour entendre si elle le voulait.

Guy, encore ému de leur promenade, ne sentit d'abord que le regret d'être séparé d'elle par ce mouvement, mais bientôt une émotion d'une tout autre sorte s'empara de lui ! Ce religieux qui prêchait, c'était plus qu'un orateur, c'était un saint. On abuse souvent de cette parole, souvent on l'emploie légèrement ou à tort, mais nous nous en servons en ce moment d'une manière exacte. C'était un homme qui véritablement aimait son prochain plus que lui-même et Dieu plus que tout, et cet homme avait reçu le don de l'éloquence ! Dans ces conditions, la parole humaine est ce qu'il y a sur la terre de plus grand et de plus divin, et rien n'égale sa puissance. Telle était celle qui en ce moment tombait du ciel sur cette multitude. Guy surpris, pénétré, transporté, sentit bientôt son cœur battre d'enthousiasme, et les plus nobles instincts de son âme se réveiller avec ardeur. L'amour du bien, le désir de rendre sa vie utile et féconde, la volonté d'user noblement de sa jeunesse, de ses facultés, de sa fortune ; toutes ces pensées et ces résolutions, dont il pouvait bien parfois se distraire, mais qui étaient inhérentes à sa nature, semblaient sous cette parole forte et pénétrante prendre sur lui un empire nouveau. Placé, en face de la croix, il écoutait avec une telle attention, et sa haute taille le rendait si remarquable qu'un instant le profond et magnifique regard du prédicateur s'arrêta sur le sien et il sembla lui adresser directement ses dernières paroles : ces paroles promettaient au chrétien de rudes combats, de lourdes croix, mais ensuite le triomphe et la paix... Et lorsque en les terminant, la main du saint religieux se leva pour bénir les assistants, Guy, avec la foule tout entière, tomba à genoux, dans des sentiments de foi, de ferveur et de courage, dignes du sol sacré sur lequel il était prosterné.

Tandis que le peuple qui l'entourait était encore à genoux comme lui, il se retourna pour chercher Éveline des yeux. Ce tourbillon divin, dont il était si profondément ébranlé, quel effet avait-il produit sur elle ? Il se le demandait en tremblant, mais non sans espoir, car, il le savait, elle était sensible à l'éloquence, et peut-être cette fois leurs cœurs, pour un instant, battaient-ils à l'unisson. Au premier moment, il ne la vit point, parce qu'elle s'était éloignée de plusieurs pas du lieu où il l'avait laissée ; mais il l'aperçut bientôt, et il l'aperçut sans peine, car, seule, elle était debout ?... Elle était debout, et elle tenait à la main son album dans lequel elle faisait en souriant un croquis du prédicateur, tandis que sa tante assise près d'elle sur son pliant, était absorbée par le contenu du panier qu'elle tenait sur ses genoux !...

Ce que Guy ressentit, nous le dirons tout à l'heure ; mais en attendant, demandons-nous si l'indifférence d'Éveline était réellement aussi coupable qu'elle le parut en ce moment à celui qui cherchait avec tant d'angoisse dans son regard, la trace d'une émotion sympathique ?

Hélas ! nous croyons que non ! Que pouvait attendre Éveline des paroles d'un moine ?... Pourquoi les aurait-elle seulement écoutées ?... Dès l'enfance et à travers la vie, beaucoup d'Anglais, et des meilleurs, ne sont-ils pas, comme elle, habitués à ignorer, à mépriser, à détester tout ce qui porte le cachet de l'antique Église qui fut leur mère ? et souvent, pour les plus pieux d'entre eux, ce mépris et cette haine ne sont-ils pas les points les plus définis de leur foi religieuse ?

Oh ! sur cette terre, où le bien et le mal, la vertu et le vice partagent et déchirent déjà si douloureusement la famille humaine, n'est-ce point une plus étrange et plus cruelle calamité que cette nouvelle division, survenue entre ceux qui aiment Dieu et qui aiment leurs frères ; entre les cœurs qui des deux côtés sont souvent les plus purs et les plus fervents de ce monde ? Et peut-on jamais cesser de dire : " Malheur au jour qui nous sépara !..."

Malheur ! oh ! oui, malheur aux catholiques dont les fautes et les crimes voilèrent la face auguste de leur mère ! Malheur aux protestants qui, à travers ce voile ne surent pas la reconnaître et manquèrent d'amour et de la foi au point de la renier !

L

Guy se leva et se rapprocha d'Éveline.

—Qu'avez-vous, grand Dieu ? dit celle-ci.

Il lui répondit qu'il n'avait rien.

En effet il n'avait rien qu'il pût dire, qu'il pût communiquer, rien qui pût être exprimé ; car rien n'aurait été compris. Son cœur était plein, plein jusqu'à déborder des sentiments les plus purs, les plus nobles, les plus élevés, qu'il fût capable de contenir, et il fallait les réprimer, les dissimuler, les taire absolument sous peine de souffrir plus encore qu'il ne souffrait en ce moment.

Il prit sans parler le bras d'Éveline. Elle avait déjà remarqué plusieurs fois, nous l'avons dit, que depuis leur arrivée à Rome son humeur était devenue souvent inégale et bizarre ; mais jamais pareil nuage n'avait altéré ses traits ou obscurci son front. Une autre peut-être en eût été inquiète et effrayée, mais elle n'en fut que mécontente et elle trouva bon de montrer à Guy qu'elle attachait peu d'importance à un caprice qui le faisait passer ainsi si vite et sans raison d'une disposition à une autre. Tandis qu'ils s'acheminaient lentement à travers la foule, elle se mit donc avec une sorte d'affectation à parler gaiement de choses indifférentes, sans avoir l'air de s'apercevoir le moins du monde du trouble de Guy. Celui-ci se taisait toujours ; mais cette voix charmante, et qui tout à l'heure vibrerait si doucement à son oreille, il aurait voulu maintenant ne pas l'entendre, et lorsque enfin ces mots prononcés d'un accent dont il ne fut pas le maître lui vinrent aux lèvres, en dépit de lui-même : "Éveline ! par pitié !... par grâce !..." — il s'arrêta brusquement, ne sachant plus ce qu'il allait dire ; mais il s'arrêta surtout devant le regard surpris de ces grands yeux qui lui semblèrent en ce moment froids et cruels, et dont il détourna involontairement les siens de peur de trop souffrir en les regardant.

Ils parvinrent ainsi en silence jusqu'au lieu où était demeuré la voiture de lady Cécilia ; mais lorsque Éveline déjà placée auprès de sa tante s'attendait à voir Guy la suivre, il ferma la portière et il demeura immobile à la place où il était sans même songer à la saluer d'un regard au moment où la voiture s'éloignait.

Un cabriolet attaché sur un chapeau borne la vue aux objets placés en face de soi ; lady Cécilia s'était donc gardé d'apercevoir le changement survenu dans la physionomie et les manières de Guy ; elle ne remarqua pas même d'abord son absence dans la voiture. Lorsqu'elle s'en aperçut enfin :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? dit-elle en se retournant tout d'une pièce vers Éveline.

Mais celle-ci rouge et l'air mécontent semblait fort peu disposée à répondre.

Lady Cécilia la regarda un instant et n'insista pas davantage.

"Une querelle d'amoureux, pensa-elle, cela ne me regarde pas,"

et elle se tut jusqu'au moment où la voiture s'arrêta devant leur porté.

— Il viendra pourtant dîner avec nous, comme à l'ordinaire, à huit heures, n'est-ce pas ? dit-elle alors.

Éveline répondit sans hésiter affirmativement, quoiqu'en ce moment, elle n'en fut rien moins que certaine et ce doute ajoutait à son déplaisir. Elle ne comprenait rien au bizarre accès que venait d'avoir Guy, et elle lui en voulait ; mais elle désirait le revoir, ne fût-ce que pour la satisfaction de lui faire des reproches, et puis ensuite de lui accorder sa grâce, après qu'il lui aurait demandé pardon. Elle suivait ainsi sa tante, assez pensive en montant lentement le long escalier du palais qu'elles habitaient dans la via delle Quattro Fontane, lorsque lady Cécilia fit une joyeuse exclamation et lui jeta une carte qu'on venait de lui remettre.

— Tenez, Evy, lui dit-elle, voilà une arrivée qui me fait grand plaisir, nous allons avoir des nouvelles d'Angleterre, et de plus, un homme agréable à ajouter aux habitués de notre salon, ce qui ne sera certainement pas de trop.

Le visage d'Éveline ne sembla pas en ce moment confirmer cette dernière assertion. Elle regardait la carte d'un air pétrifié, et ici encore, le cabriolet seul empêcha lady Cécilia d'être frappée et effrayée de la soudaine pâleur de sa nièce ; mais lorsque débarassée de cet appendice et étonnée de son silence, elle la regarda enfin.

— Qu'y a-t-il, Evy, lui dit-elle, n'êtes-vous pas contente de revoir votre cousin ?

Eveline avait eu le temps de retrouver son sang-froid, elle répondit avec assez de calme :

— Ni contente, ni fâchée, ma chère tante, mais il faudra voir si Vivian se plaira ici et avec nous, avant d'être sûre que nous trouverons sa société agréable.

Et, sans ajouter une parole de plus, Éveline jeta la carte sur la table et entra dans sa chambre.

Lady Cécilia réfléchit à ces derniers mots, et se rappelant quelques particularités du caractère de son neveu, elle pensa qu'en effet, Éveline n'avait peut-être pas tort, et qu'il pourrait bien ne pas être aussi à son aise parmi des étrangers et par conséquent aussi aimable à Rome qu'il l'était à Londres.

S'étant ainsi, pour la seconde fois, rendu compte à sa manière de ce qui préoccupait sa nièce, lady Cécilia alla se reposer, mais seulement après avoir envoyé une de ses propres cartes à lord Vivian Lyle, chez Serny, place d'Espagne, pour l'engager à venir dîner avec elle, ce jour-là, à huit heures.

Après avoir quitté Éveline au Colisée, Guy s'était éloigné rapide-

ment en se dirigeant à peu près au hasard, et cherchant seulement à échapper le plus vite possible au bruit, à la foule, au monde entier. En ce moment, il n'avait qu'un désir : se retrouver seul, avec les pensées qui se partageaient son cœur, et reprendre sur lui-même assez d'empire pour les maîtriser et de ne pas permettre à son caractère de trahir les meilleurs sentiments comme il sentait bien qu'il venait imprudemment de le faire ; mais il marcha longtemps sans pouvoir parvenir à calmer son agitation intérieure. Les paroles admirables qu'il avait entendues au Colisée étaient vives dans sa mémoire. Il se les répétait et sentait encore le frémissement, l'admiration qu'il venait d'éprouver ; de là, sa pensée le reportait à l'heure qui avait précédé celle-là, à cette promenade pendant laquelle Éveline s'était montré si charmante.

Mais tout semblait transformé. Il avait peine à se rappeler maintenant le charme qu'il avait subi. il ne voyait plus que la métamorphose qui avait suivi cette heure d'enchantement. Cette froideur, cette indifférence, cette raillerie !...et cela lorsque la conscience de Guy lui disait que si jamais, il avait mérité l'approbation d'une âme élevée, la sympathie d'un noble cœur, c'était au moment où des paroles sublimes et saintes venaient de réveiller en lui un si puissant, si salutaire écho.

Il marchait ainsi toujours à l'aventure, et se trouvait dans un chemin resserré entre deux murs, surmontés çà et là de pins et de cyprès dont la couleur sombre se détachait sur le ciel étincelant. Il arriva ainsi jusqu'à la porte d'une petite église de couvent, et presque machinalement, il y entra.

La fraîcheur soudaine, et l'obscurité qui succédait tout-à-coup à l'éclat embrasé du jour, lui causèrent une sensation subite de bien-être, et les pensées qui s'agitaient en lui commencèrent à s'apaiser. L'église était vide. Il ne s'y trouvait qu'un seul prie-dieu placé devant l'autel. Guy alla s'y agenouiller, et la tête dans ses mains, il y demeura dans une sorte de rêverie qui n'était point une prière, mais qui était le repos dont il avait besoin. Il réfléchit avec plus de calme à ce qu'il venait de ressentir, à tout ce qu'il avait éprouvé depuis un mois, et il comprit alors à la fois la puissance et le vide du sentiment auquel il avait livré son cœur ! Puissant ! oh ! oui, il l'était, car il avait un instant transformé pour lui toute la terre ; mais vide, car il ne pouvait l'élever plus haut, il y avait des jours qu'il sentait bien être pour lui les meilleurs, des jours où la terre ne lui suffisait pas.

Guy leva la tête, il avait besoin d'alléger le poids de tant de pensées dans une véritable et fervente prière, il joignit les mains et ses yeux se portèrent vers l'autel...mais au même instant, il tres-

saillit et se leva par un mouvement soudain, comme s'il eût aperçu une vision extraordinaire. La lueur du soleil couchant pénétrait par la fenêtre placée au-dessus de la porte d'entrée, et jetait en ce moment, une lumière éclatante sur le tableau qui se trouvait en face de lui, et là plus brillamment éclairée que le reste, semblait se détacher du fond, une figure qui était celle de la sainte dont ce tableau représentait le martyre. Mais ce n'était point là le rêve d'un peintre ; cette figure, il la connaissait ; ces yeux, cette expression, ce sourire, c'étaient ceux de l'amie de son enfance ; c'était le regard, c'était l'âme d'Anne Severin qui vivaient sur cette toile !... Guy regarda d'abord, comme s'il avait eu le vertige, puis il retomba à genoux, et sans qu'il fût possible de les réprimer, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux !

Il fut quelque temps sans pouvoir se rendre compte de ce qui lui arrivait. Une influence bienfaisante semblait l'environner de toutes parts : peu à peu enfin l'apaisement tant de fois produit par la présence d'Anne elle-même se fit sentir, et les flots orageux soulevés dans son âme se calmèrent, comme les grandes vagues de la mer s'apaisent après une tempête. Une sorte de silence succéda en lui-même à ses pensées tumultueuses et ces paroles, souvent lues mais jamais comprises comme aujourd'hui, semblèrent retentir au fond de son âme. "*Aucun amour dont Dieu n'est point le lien, ne peut être puissant et durable.*"¹

Guy retomba à genoux devant cet autel, et la prière, la vraie prière revenant sur ses lèvres, il demanda avec ardeur qu'un tel amour fût accordé à sa vie.

Il se leva soulagé et confiant. Mais avant de quitter l'église, il regarda de nouveau avec plus de sang-froid le tableau qui venait de lui causer une émotion si violente et si douce. Le lecteur a deviné avant lui que c'étaient le même qu'il avait vu dans l'atelier de Franz, l'année précédente, devant lequel il demeura longtemps encore dans une contemplation attendrie, absorbé par les pensées que réveillaient ensemble le souvenir de l'ami dont il reconnaissait l'ouvrage, et l'image de celle dont il avait reproduit les traits !

LI

Guy rentra chez lui grave et pensif. Tout ce que la nature de son caractère avait ajouté de vivacité aux émotions de la journée

¹ *Imitation de Jésus-Christ.*

était calmé, mais l'impression du regard froid et moqueur d'Éveline n'était point effacée, et il le comparait involontairement avec celui qu'il venait de revoir. Le souvenir d'Anne, si inopinément reveillé, le poursuivait maintenant, et le cours obstiné de ses pensées le ramenant encore une fois en face de cette croix du Colisée où deux heures auparavant, il avait tant souffert, il ne put s'empêcher de songer à ce qu'eût éprouvé Anne à cette même place à ce qu'il eût éprouvé lui-même près d'elle. Son cœur battit à cette pensée et une blessure sembla se rouvrir si douloureuse et si vive, qu'il put se demander, s'il en avait jamais été bien guéri.

Toutefois Guy réfléchit qu'Éveline était innocente du tourment, involontaire qu'elle lui avait infligé, tandis qu'elle avait lieu de se plaindre de lui ; il lui tardait de réparer son tort, peut-être lui tardait-il de la revoir pour effacer de son esprit l'image qui venait d'y revivre. Aussi se disposa-t-il à se rendre, selon sa coutume, chez lady Cécilia, mais il était revenu lentement, et l'heure du dîner (quelque tardive qu'elle fût) était déjà sonnée lorsqu'il s'achemina enfin vers la *via delle Quattro Fontane*.

Le salon de lady Cécilia était fort recherché, et lorsqu'elle en faisait les honneurs, on reconnaissait sans peine en elle, non-seulement une fort grande dame (ce que ne dissimulait point même son costume de promenade), mais une femme très-élégante. Et telle que nous la retrouvons en ce moment reposée et parée, elle était une toute autre personne que celle qui nous est apparue tout à l'heure dans son équipage de touriste.

Tandis qu'elle attendait tranquillement ses convives, le lecteur devinera sans peine qu'Éveline n'était point aussi calme que sa tante. Elle aussi faisait sa toilette ; mais elle était si distraite que Morris, après avoir demandé deux ou trois fois ses instructions sans recevoir de réponse, s'était décidée enfin à agir selon ses lumières et à ajuster la coiffure de sa maîtresse au gré de sa propre fantaisie. Pour être juste envers cette habile chambrière, il faut avouer que si Éveline eût jeté un regard sur le mélange de velours et de perles qui venait d'être entrelacé dans sa belle chevelure, elle eût reconnu que Miss Morris avait judicieusement usé de sa responsabilité. Mais Éveline ne pensait dans ce moment-là ni à sa parure, ni à sa beauté, ni à rien qui lui fut agréable. Sa toilette achevée, la jeune fille demeura debout devant sa fenêtre, plongée dans ses réflexions, et ces réflexions ne semblaient point être sereines.

La beauté d'une nuit merveilleuse succédait à celle de la journée, la lune montait à l'horizon, le ciel étincelant d'étoiles conservait encore une teinte pourprée qui était comme un dernier adieu de la lumière splendide du jour. Tout cela demeurait inaperçu pour

Éveline, et elle resta à la même place immobile et pensive jusqu'au moment où l'on vint frapper à sa porte pour l'avertir que " tout le monde était arrivé, et que l'on n'attendait plus que miss Devereux pour se mettre à table. "

" *Tout le monde était arrivé.* " Ce simple message lui fit un tout autre effet qu'à l'ordinaire, car au lieu de presser son pas, il la fit encore hésiter un instant : il fallut pourtant se décider, et tout en sentant que son cœur battait beaucoup plus fort que de coutume, Éveline s'achemina enfin vers le salon.

Que de pensées et d'inquiétudes venaient, en effet, de l'assaillir pendant sa longue rêverie ! Vivian, à qui elle avait si peu pensé depuis deux mois, dont elle n'avait pas pendant ce temps reçu une seule lettre, comment allait-elle le recevoir ? L'ascendant étrange qu'il avait toujours exercé sur elle dont le souvenir lui venait en ce moment d'une façon importune, pourrait-elle aussi facilement s'y soustraire de près que de loin ?... Quel accueil ferait-il à son fiancé ? et Guy lui-même, dans quelle humeur allait-elle le retrouver ? Quant à lui, il ignorait le passé et n'avait aucune raison pour voir lord Vivian avec déplaisir, mais cette réflexion qui aurait pu sembler rassurante était au contraire celle qui lui causait le plus d'anxiété. Elle regrettait amèrement un silence qu'elle avait gardé pour ajourner une explication que chaque jour de délai rendait plus pénible, mais qui n'eût jamais dû l'être autant que l'embarras dans lequel elle se trouvait en ce moment. Enfin, ce fut avec une sorte de soulagement que, se rappelant tout d'un coup l'accès d'humeur de Guy au Colisée et la façon bizarre dont il les avait quittées, elle se dit que probablement, il ne viendrait pas dîner ce jour-là, et ce qui, une heure auparavant, lui eût fort déplu, lui sembla alors être sa seule chance de salut. " Oui, oui, tout s'arrangerait ainsi : elle aurait d'abord une entrevue avec Vivian, puis lorsqu'elle reverrait Guy, elle lui dirait tout : ce qu'il lui fallait seulement, c'était de ne pas les revoir ensemble. " Comme c'était là ce qui lui convenait le mieux, elle se persuada qu'il en serait ainsi et arriva dans cette confiance à la porte du salon.

Elle l'ouvrit...et elle les vit tous deux devant elle.

Les petites entraves des convenances sociales ont en plusieurs circonstances leur très-grand avantage. Ce qui empêcha Éveline de pousser un cri dont l'effet eût été fort regrettable ou même de défaillir, comme cela eût pu lui arriver, tant étaient rapides les battements de son cœur, ce fut l'obligation immédiate où elle se trouvait de répondre à l'accueil empressé d'une princesse romaine qui était ce jour-là au nombre des convives de lady Cécilia. La première chose dont Éveline eut conscience, ce fut que sa tante la

présentait à une dame très-parée qui lui disait d'aimables lieux communs et à qui elle répondait sans trop savoir ce qu'elle disait ; mais enfin, elle disait quelque chose et cela l'aidait à se remettre. Peu à peu avec un sang froid que cette petite diversion lui avait permis de recouvrer (au moins en apparence), elle jeta les yeux autour d'elle, salua les personnes qui se trouvaient réunies, et semblant alors seulement apercevoir son cousin, elle lui tendit la main et lui dit d'une voix presque naturelle :

— Bonjour, Vivian, je suis bien aise de vous voir à Rome.

Il ne répondit pas d'abord, et elle n'osait pas trop le regarder en face. La main qui avait serré la sienne était glacée. Enfin il répondit :

— Et moi aussi, Éveline, je suis heureux de vous revoir après une si longue absence.

Ces mots étaient à peu près aussi insignifiants que ceux qu'elle venait de dire, mais, dans cette voix ferme et calme, elle retrouva précisément l'accent qu'elle redoutait d'entendre et elle se sentit interdite.

Alors Guy s'approcha d'elle et lui offrit son bras avec la tranquille assurance qui était ici son droit. Éveline le prit sans savoir ce qu'elle faisait. Elle avait la tête en feu. Lord Vivian fit deux pas en arrière et les laissa passer. Il n'offrit lui-même son bras à personne et entra le dernier dans la salle à manger, où il prit la seule place restée vide à l'extrémité de la table : il se trouva placé ainsi en face d'Éveline et de Guy, quoique fort loin d'eux.

Guy était encore sérieux ; mais toutefois, il avait déjà à voix basse demandé pardon à Éveline de sa disparition du matin ; il l'avait fait avec cette grâce et cette douceur qui donnaient parfois à ses manières un charme rehaussé encore par la vivacité même qu'il avait trop souvent peine à réprimer. Éveline ne savait que lui répondre. Elle avait oublié son grief ; c'était elle-même qui maintenant se sentit coupable envers lui. Aussi, dans son trouble, lui répondit-elle à son tour, avec un accent doux et humble, fort inaccoutumé pour elle, et dont l'effet fut de ramener à l'instant sous son charme celui qui tout à l'heure semblait prêt à s'y soustraire. Toutefois, il était impossible à Éveline de dissimuler son agitation. Guy s'en aperçut bientôt sans pouvoir en deviner la cause. Il redevenit silencieux : peu après, il fut tiré de sa rêverie par lady Cécilia qui adressa à travers la table à son neveu une question à laquelle celui-ci répondit brièvement.

Guy était arrivé dans le salon avant dîner, en même temps qu'Éveline, et n'avait nullement remarqué jusque-là le nouveau venu. Il le regarda et dit à Éveline :

— Quel est ce jeune homme ? je ne l'ai jamais vu chez vous jus qu'à ce jour, il vient donc d'arriver ?

— Oui, c'est mon cousin lord Vivian Lyle, balbutia Éveline.

Puis elle continua très-vite :

— Guy, j'aurais dû vous parler de lui plus tôt.

Guy la regarda avec surprise et se tut un moment, puis il dit :

— Répétez-moi le nom que vous venez de dire.

Éveline le répéta.

— Vivian Lyle.

Ce nom réveilla subitement dans la mémoire de Guy, un souvenir récent et cependant déjà presque effacé, tant l'impression produite par la circonstance avait été légère.

Il jeta les yeux une seconde fois de l'autre côté de la table, et à sa grande surprise, il rencontra le regard de lord Vivian fixé directement sur lui, et ce regard lui parut inexplicable. Pourquoi cet inconnu le regardait-il ainsi ? Qu'était-ce que ce regard, non certes impertinent, mais attentif, grave, presque imposant ? Guy ne pouvait le comprendre, mais il n'était en aucun cas d'humeur à se laisser patiemment regarder ainsi. Malgré lui, il prit en retour une expression quelque peu hautaine qui s'adressait à l'autre bout de la table, mais qu'Éveline prit pour elle lorsqu'il lui dit :

— Vous avez là un cousin qui peut difficilement passer inaperçu. Vous allez donc me dire sans retard ce que vous regrettiez tout à l'heure de ne m'avoir pas encore dit à son sujet.

Si Guy lui avait fait cette prière du ton qu'il avait pris pour lui demander pardon quelques minutes auparavant, peut-être Éveline lui eût-elle répondu par un humble et soudain aveu ; mais cette injonction un peu impérieuse eut un effet tout contraire : l'humilité et le repentir s'évanouirent, et elle lut répondit froidement :

— Vous le saurez, mais ce n'est point ici le lieu ni le moment.

Et ils ne se parlèrent plus jusqu'à la fin du dîner.

En rentrant dans le salon, lord Vivian fut formellement présenté par lady Cécilia au marquis de Villiers, et ils échangèrent ensemble quelques paroles brèves et insignifiantes, après lesquelles d'un commun accord, ils se séparèrent assez vite. Guy se rapprocha de la table. La carte de lord Vivian, qu'Éveline y avait jetée deux heures auparavant, s'y trouvait encore ; il l'aperçut, la prit vivement, et s'approchant d'elle, il lui dit tout d'un coup à demi-voix en la lui mettant sous les yeux :

— Est-ce là par hasard le nom dont les initiales sont gravées dans votre livre de prières ?

Éveline tressaillit et rougit, mais ainsi interrogée, jamais elle n'eût répondu par un mensonge. Elle dit donc sur-le-champ : " Oui..

et malgré sa vive rougeur, ce fut sans aucune trace d'embarras, car l'accent impéieux de Guy avait réveillé chez elle l'esprit de résistance.

— Alors, dit-il gravement, je vous demande, je fais mieux, *j'exige* que demain vous me disiez tout ce que vous m'avez caché. Je viendrai avant midi, et j'espère que lady Cécilia permettra que je vous trouve seule.

Le salon s'était peu à peu rempli de monde. Guy se leva et se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, il se retourna et vit lord Vivian debout près du canapé où il venait de laisser Éveline assise. Il lui parlait à son tour ; Éveline tournait le dos à Guy, mais il lui vit lever la tête pour répondre. Un instant, il eut la tentation de rester pour chercher à deviner de loin ce qu'on lui disait et ce qu'elle répondait, mais l'observer ainsi à son insu répugnait à la noble nature de Guy. Il jeta encore un regard sur le profil régulier, sur les yeux brillants, sur la taille gracieuse de sa flancée ; il vit flotter sur ses épaules les longs bouts du ruban rouge qui tombaient de sa chevelure, et il sortit de la chambre.

La nuit invitait à rester dehors ; il revint chez lui par le plus long chemin et ne rentra que fort tard ; mais il eût prolongé sa promenade jusqu'au jour, s'il eût voulu récapituler tout ce qui lui était survenu pendant une journée ou cependant, en apparence et aux yeux de tous hormis aux siens, il ne s'était absolument rien passé d'extraordinaire.

LII

Cette journée indifférente pour les indifférents, nous savons cependant ce qu'elle avait été pour Guy. Par un singulier concours de circonstances, il n'était pas dans tout son être un seul point sensible qui, pendant la durée de ce jour, n'eût été ou touché, ou froissé, ou profondément troublé. L'amour, l'enthousiasme, le mécompte et la douleur l'avaient envahi tour à tour, puis à ces émotions avait succédé de la manière la plus imprévue le réveil vif et soudain d'un souvenir voilé, mais jamais effacé, qui lui causait à la fois peine et plaisir, joie, regret et remords. Après tout cela, il avait revu Éveline et il n'avait d'abord songé qu'à réparer les torts qu'il se reconnaissait envers elle. Mais ce repentir avait été troublé par un subit et étrange soupçon, et maintenant, il était en proie à un accès de jalousie furieuse dont il n'était pas le maître et qui, dominait tout le reste

Oui, il était jaloux et ne songeait plus que, si toutes ses pensées,

ce jour-là, eussent été dévoilées à Éveline, elle aurait bien eu de son côté quelques raisons de l'être. Mais il ne s'agissait pas de cela en ce moment. Une vive et insupportable méfiance venait de s'emparer de lui et transformait sa souffrance du matin en une autre plus vive encore et plus antipathique à sa nature. De toutes les qualités de Guy, la franchise était celle qui, dans toute sa vie, s'était le moins démentie. Jamais une seule fois, depuis son enfance, non-seulement un mensonge n'avait effleuré ses lèvres, mais jamais une dissimulation, un déguisement quelconque n'était entré dans sa pensée. A une époque où Éveline traitait comme un jeu l'attrait qu'elle lui inspirait, elle lui avait un jour, à propos d'Anne, adressé en badinant une question semblable à celle qu'elle avait un jour adressé à Anne elle-même, et Guy avait répondu par le récit simple et sincère de tout ce qui s'était passé avant l'époque de l'arrivée d'Éveline à Villiers. Les détours dont il était incapable, il ne les supposait pas chez les autres, et lorsqu'un soupçon de ce genre naissait dans son esprit, il y produisait un involontaire et intolérable mépris. Or, c'était là un sentiment qu'il lui était odieux d'éprouver lorsqu'il s'agissait d'Éveline ; aussi cherchait-il à s'y soustraire en dirigeant, surtout l'irritation qui commençait à bouillonner en lui vers celui qui venait d'apparaître tout d'un coup entre eux, et au souvenir du regard qui avait semblé vouloir lui faire baisser les yeux, il sentait le sang lui monter à la tête et de dangereuses pensées lui traverser l'esprit.

Il arriva ainsi au pied du long escalier qui conduit de la place d'Espagne à la Trinité-du-Mont et en montant les marches plus vite que de coutume ; on parvenait de ce côté à pied à sa demeure, située précisément au haut de cet escalier et qui dominait l'une de ces vues dont même à Rome la beauté est exceptionnelle. Rentré chez lui, il ouvrit la fenêtre et s'établit sur son balcon... Mais la sereine influence de la nuit ne se fit point sentir ; le doute et l'amertume pesaient sur lui et au fond de son âme grondait l'orage. Il demeura ainsi longtemps, cherchant à se maîtriser et n'y pouvant réussir, si non quand le cours de ses pensées le ramenait devant l'autel où l'amie de son enfance lui était apparue. Alors il sentait comme un souffle de paix passer sur son âme, et il murmurait le nom de celle dont la douce image semblait avoir été suscitée tout exprès pour lui venir en aide à l'heure du danger ; car Guy, en ce moment, se sentait menacé par le démon qu'il avait juré de combattre, par l'ennemi de la dignité et du repos de sa vie, par cette violence héréditaire enfin qu'Anne avait reçu du ciel le don de conjurer.

Il en était là de ses réflexions lorsque l'horloge du couvent

voisin sonna cinq coups. Ceci, selon la manière habituelle de marquer l'heure en Italie, signifiait dans la saison où on se trouvait alors, environ onze heures et demie du soir. Guy se leva pour quitter le balcon ; mais avant de rentrer, il jeta encore un coup d'œil sur cette vue à laquelle l'habitude ne l'avait point rendu indifférent. Tous les objets se discernaient avec netteté à la clarté de la lune. L'obélisque qui s'élève devant l'église de la Trinité, se détachait sur le sombre azur du ciel comme une blanche apparition, et semblait veiller sur le monastère endormi. Le vaste escalier, complètement désert à cette heure, était couvert d'ombre d'un côté, mais de l'autre (celui où se trouvait Guy) la lune répandait la plus éclatante lumière. On entendait au loin le roulement de quelques voitures sur la place d'Espagne, et le bruit plus lointain encore des passants dans les rues avoisinantes ; près de sa fenêtre, tout était silencieux. Au moment où il allait la fermer, il fut donc surpris d'entendre tout d'un coup de ce côté, un bruit de pas sur l'escalier ; il se pencha sur son balcon pour voir qui pouvait monter par là à cette heure, et il aperçut un homme de haute stature qui venait en effet de la place par ce chemin. Guy le regarda avec attention et bientôt son visage prit l'expression de la surprise et presque de la stupeur, car il l'avait reconnu ! Celui-là même contre lequel il cherchait en ce moment à dompter sa colère, le cousin d'Éveline, lord Vivian Lyle, c'était lui qui en ce moment passait là sous sa fenêtre, c'était lord Vivian Lyle (un pressentiment certain l'en avertissait) qui à cette heure tardive venait chez lui !...

Cinq minutes après, on sonna à la porte. Guy ferma brusquement la fenêtre et attendit. Presque à l'instant, son domestique entra une carte à la main : il n'eut point le temps de parler.

— Faites entrer, dit Guy en prenant la carte qu'il déchira en mille pièces sans la regarder.

Lord Vivian parut. Il s'arrêta pour attendre que le serviteur se fût retiré, puis il s'avança vers Guy et lui tendit la main.

Guy venait de prendre la résolution de se vaincre et de ne point s'emporter quoiqu'il pût lui en coûter, mais dissimuler sa pensée lui était en ce moment plus impossible que jamais.

— Lord Vivian, dit-il en le regardant en face, j'hésite à vous donner la main, car la visite que je reçois de vous m'étonne et, je l'avoue, m'inquiète. Je ne sais ce que vous allez me dire, mais je sens que ce seront des choses pénibles, douloureuses, peut-être impossibles à entendre.

— Fiez-vous à moi, monsieur le marquis, et ne craignez pas d'entendre ce que j'ose venir vous dire.

L'accent de l'un était aussi noble que celui de l'autre, il n'y avait pas à s'y méprendre. Guy serra la main qui lui était offerte.

Ces deux hommes qui, quelques heures auparavant, ne s'étaient jamais vus, ces hommes rivaux et presque ennemis qui, rapprochés un instant, allaient se retrouver peut être séparés à jamais, ils étaient de la même race ; ils appartenaient tous deux à cette famille dispersée des nobles cœurs, des âmes d'élite qui, rassemblée, soulèverait le monde ! La froide fermeté de l'un secondée par la généreuse impétuosité de l'autre, ils eussent accompli ensemble de grandes choses ici-bas. Mais, tout les séparait, et dans ce moment où pour la première fois, ils étaient en présence, c'était dans l'attitude de deux adversaires, et il s'agissait entre eux de ce qui plus que tout en ce monde stimule entre les hommes la colère et la haine, et les stimulent souvent jusqu'au sang.

Et cependant, lorsqu'ils se regardèrent ainsi un moment en silence, lorsque le regard loyal de Guy rencontra de près et en face le regard sérieux qui donnait l'air imposant aux nobles traits de son rival, un même instinct leur fit comprendre à tous deux cette affinité de leurs natures.

La méfiance et la roideur disparurent. Dans de telles conditions, ils pouvaient avoir à lutter ensemble, mais il était certain que ce serait une lutte généreuse, et Guy était maintenant pressé d'en venir au fait.

Il donna un fauteuil à lord Vivian et prit lui-même une chaise près de la table où se trouvait une lampe qui seule éclairait la chambre.

Guy avait encore une fois rassemblé à la hâte les souvenirs qui se rattachaient à lord Vivian. Ils étaient tous récents, car c'était le matin de ce même jour qu'il avait vu pour la première fois ses initiales dans le livre de prières d'Éveline, et le reste venait de se passer. Au fait, ces indices étaient légers, et peut-être avait-il eu tort d'y attacher une aussi sérieuse importance.

Voyant que lord Vivian se taisait encore, Guy dit enfin d'un air grave :

— Je ne puis avoir la moindre idée de ce que vous allez me dire et je sais à peine pourquoi je vous adresse maintenant cette question ; mais le sujet de cet entretien concerne-t-il miss Devereux ?

— Assurément, répondit lord Vivian sans hésiter, et vous devez deviner, il me semble, ce que je puis avoir à vous dire.

Guy fut surpris de cette réponse ; il reprit après un silence et avec un peu de hauteur :

— Je devine (car, en effet, j'ignore tout, et il me faut deviner)

Je devine donc que jadis vous avez aspiré à sa main, peut-être espéré l'obtenir et certainement regretté qu'un autre eût cette bonne fortune. Mais en vérité, mylord, cela ne m'aide point à comprendre ce qui peut me valoir l'honneur de votre visite à une pareille heure et le jour même de votre arrivée à Rome.

Tandis qu'il parlait, une expression indéfinissable se peignait sur le visage de lord Vivian.

— Monsieur le marquis, je vois que vous me dites la vérité, mais je suis surpris de ce que j'entends, et triste..., oh ! oui, triste ! ajouta-t-il en se levant et en allant s'appuyer contre une cheminée qui se trouvait au fond de la chambre, où il demeura les bras croisés.

— Lord Vivian, veuillez parler, dit Guy avec impatience, j'ose dire que j'ai maintenant le droit de l'exiger de vous.

— Quoi ! dit lentement Vivian, quoi, Éveline a accepté votre main sans vous parler de moi ?... Oh ! c'est mal !... c'est mal !

Il y avait dans sa voix un accent de douleur qui frappa Guy autant que la singularité de ces paroles... il se leva à son tour.

— Mylord, dit-il gravement, il est temps d'en finir : vous le comprenez, je ne puis permettre que notre conversation se poursuive ainsi. Le nom que vous venez de prononcer, ne l'oubliez pas, c'est le nom de celle qui doit bientôt porter le mien.

— Jamais, jamais, dit soudainement lord Vivian avec une froide décision. C'est précisément pour empêcher cela que je suis venu.

Guy avait résolu de se maîtriser ; mais à ce mot s'étonnera-t-on que son sang-froid l'ait presque abandonné ? Il pâlit, mais il garda toutefois assez d'empire sur lui-même pour dire avec un calme forcé.

— Assez, lord Vivian, car, je vous le demande à vous-même, comment cet entretien entre nous peut-il finir ? Et quel avantage trouverez-vous à jeter ainsi le nom de celle dont nous parlons au milieu d'une querelle dont il faudra bien qu'on parle demain, si vous ne consentez pas en ce moment à vous arrêter.

— Une querelle ! dit lord Vivian, une querelle, répéta-t-il d'un air de dédain, est-ce un duel que vous voulez dire ? J'ai pour ne point me battre ainsi des motifs que je me sens assez courageux pour avouer, et ces motifs, vous les connaissez, monsieur le marquis, car, je le sais, vous êtes chrétien. Je suppose donc que désavouer sa foi en se battant, c'est-à-dire se battre par lâcheté, vous semble, comme à moi, excusable tout au plus pour ceux qui craignent qu'on ne les soupçonne d'avoir peur. D'ailleurs, continuait-il d'un autre ton, il ne faut pas, en effet que son nom soit prononcé, il ne le faut pas absolument. S'il y a un point sur lequel nous

devons être d'accord, c'est celui-là, car c'est un point d'honneur. Sur l'honneur donc, je vous adjure de m'écouter, et de m'écouter, s'il se peut avec calme.

Guy l'avait laissé parler sans l'interrompre, car dans ce son de voix décidé, il y avait tant de simplicité et une si complète absence de bravade où d'insolence que la volonté de savoir ce qui pourrait justifier de tels paroles l'emporta un instant sur tout. Il se rapprocha de la cheminée où était demeuré lord Vivian.

— Parlez, dit-il en s'asseyant sur un canapé qui se trouvait à cette place. Je vous écoute et je vous écouterai jusqu'au bout.

— Ce que j'ai à vous dire est sérieux, dit Vivian ; je vais vous blesser, je le sens, mais je ne puis me conduire autrement, je ne puis me taire, je ne puis partir. L'oublier ou chercher à l'oublier, la laisser devenir votre femme, enfin, je ne le puis.

Guy fit un mouvement, mais il se tut.

— Éveline et moi, continua lord Vivian, nous sommes liés l'un à l'autre par une promesse solennelle, volontaire et sacrée.

Guy bondit et se leva.

— Si vous dites vrai, la preuve ! donnez m'en la preuve, dit-il.

— Ai-je l'air d'un homme capable de mentir ? nous nous connaissons à peine, mais je vous déclare que je ne douterais pas de votre parole si vous me la donniez et... vous me croyez.

Guy s'était rassis la tête dans ses mains.

— Continuez, dit-il avec effort.

— Cette promesse, continua Vivian, elle nous lie encore, car jamais je ne l'ai dégagée de la sienne, je suis au contraire venu à Rome pour la sommer de la tenir.

Guy ne l'interrompit point.

— Et je le jure cependant, ce n'est pas à mon bonheur que je songe, mais au sien.

— Un mot, dit alors Guy d'une voix singulièrement altérée... Je veux, quoiqu'il m'en coûte, vous écouter jusqu'au bout. Je le veux, répéta-t-il, et son front déjà pâle, pâlit davantage, quoique, sachez-le bien, lord Vivian, cela me soit difficile ; mais prenez garde à vos paroles, de grâce, prenez-y garde ! Que nous ayons tous deux à nous plaindre d'elle, cela me paraît évident et cela suffit pour excuser en vous cette audace, en moi cette patience ; mais qu'aucun mot n'aggrave ce que je suis condamné à entendre.

— Ce que j'ai voulu dire, répondit lord Vivian simplement, n'a rien de blessant, car le fond de ma pensée, c'est en vérité que je ne la crois point digne de vous... Cela vous étonne... Je l'aime cependant, et plus que vous ne l'aimez... mais ou vous ne la connaissez pas bien, ou si vous la connaissez, vous souffrez par elle. Oui, mille

fois Éveline, a dû vous faire souffrir. S'il en est ainsi, et je n'en doute pas, elle aussi a souffert et souffrira par vous.

Rien n'empêchait Vivian de parler maintenant. Guy ne pouvait plus l'interrompre.

— Quant à moi, poursuivit-il c'est un malheur peut-être, en tout cas, c'est une destinée. Telle qu'elle est, je n'ai jamais aimé qu'elle. Je n'en aimerai jamais d'autre, et j'ai la ferme conviction que seul, je puis empêcher ses défauts d'entraîner sa vie hors de toutes les voies du bonheur... et peut-être même de l'honneur.

— Concluez, dit brièvement Guy.

— Cette conclusion, dit lord Vivian, c'est à vous de la tirer ; ce que j'ai voulu vous dire moi-même, c'est le motif qui m'amène à Rome, c'est la détermination où je suis de tout tenter pour lui faire maintenir l'engagement qu'elle a déloyalement brisé. Si j'échoue, monsieur le marquis, ah ! soyez-en sur, ce sera le plus grand malheur qui puisse tomber sur nous trois.

Il se leva pour sortir. Guy ne lui répondit pas ; depuis quelques minutes, il tenait son mouchoir serré contre sa bouche. Lord Vivian lui tendit la main ; Guy la prit sans parler. Il ouvrit la porte et regarda en silence sortir son rival. Dès qu'il fut seul, il fit deux pas vers la cheminée, puis il chancela et il tomba sur le canapé, suffoqué.

Ses émotions trop rapides et trop vives, l'effort violent par lequel il avait contenu l'emportement vingt fois près d'éclater pendant cet entretien, avaient brisé un vaisseau dans sa poitrine, et le canapé sur lequel il était tombé était baigné de son sang.

LIII

Éveline avait eu cette nuit-là de la peine à s'endormir, car à la fin de la journée qui venait de s'achever, elle était retombée dans un état de perplexité à peu près égal à celui où elle s'était trouvée à Villiers.

Elle avait toujours vaguement appréhendé l'heure où elle aurait à parler à Guy de Vivian, et plus encore celle où, tôt ou tard, elle aurait à revoir celui-ci ; et maintenant, tout cela était survenu à la fois, et rien, absolument rien, ne s'était passé comme elle l'avait prévu et comme dans son esprit elle l'avait arrangé d'avance. Oh ! décidément, un peu plus de franchise et de courage au moment opportun eût beaucoup mieux valu. Éveline le reconnut et regretta sincèrement de s'être laissé entraîner à une duplicité qui, au fait, n'était point de son goût. Éveline, on a dû

suffisamment le remarquer, n'avait point un cœur doué d'une grande profondeur d'affection ; mais elle avait cependant un naturel droit et élevé. Elle aperçut sa faute en ce moment, et elle se promit de ne plus jamais en commettre une semblable ; mais, pour cette fois, le mal était fait et il s'agissait déjà d'autre chose. Il s'agissait de la position nouvelle dans laquelle la plaçaient les incidents survenus depuis quelques heures. Elle n'avait échangé dans la soirée que peu de paroles avec Vivian ; mais elles ne lui avaient point laissé de doute sur ses sentiments et sur sa détermination de disputer tant qu'elle serait libre la main qui lui avait été promise. Cette déclaration, en tout cas, l'eût troublée, car elle aggravait fort ce qu'elle avait à dire à Guy ; mais, de son côté, Guy lui-même avait fort ajouté à la difficulté de cet aveu par la manière impérieuse dont il le lui avait tout d'un coup imposé. Elle se souvenait d'ailleurs avec amertume, des autres torts de Guy ce jour-là. Au contraire, la calme persévérance de Vivian la touchait, et comme par le passé, son ascendant se faisait subir.

Le lecteur trouvera sans doute ces fluctuations bizarres et toutefois, elles étaient explicables d'une façon assez simple : Éveline et Guy s'étaient trompés l'un et l'autre, et il y avait entre eux une double méprise. Séduit par les dons charmants qu'elle possédait, Guy avait prêté à Éveline les qualités qui lui manquaient ; tandis qu'attirée par le rare agrément de l'esprit, des manières et de la figure de Guy et plus encore par la fascination qu'elle exerçait sur lui, Éveline n'avait nullement apprécié, ni même remarqué les traits les plus élevés et les plus importants de son noble caractère. Seul, lord Vivian ne se trompait ni sur elle, ni sur lui-même, ni même sur Guy, car il était doué d'une pénétration prompte et sûre, que son rival, malgré toutes ses attrayantes qualités, était loin de posséder au même degré que lui. Son amour pour Éveline n'était mêlé d'aucune illusion, et peut-être était-ce là le secret de son ascendant sur elle : il la maîtrisait parce qu'il la connaissait et qu'il savait comment imposer son autorité à ce caractère faible et mobile, à cette femme, charmante en dépit de ses défauts, pour laquelle le sentiment qu'il éprouvait, quelque vif et passionné qu'il fût, avait parfois la gravité et la puissance de celle d'un père.

Éveline le sentait sans s'en rendre compte et elle acceptait cette autorité en dépit d'elle-même, tandis qu'elle se révoltait contre les impétueuses boutades de Guy.

De tout cela, il naissait en ce moment pour elle une confusion qui de son esprit pénétrait jusqu'à son cœur, et elle demeura éveillée jusqu'à ce qu'une bonne et couragense résolution vint lui apporter un peu de repos. Cette résolution fut celle d'ouvrir fran-

chement son cœur à Guy, lorsqu'il viendrait le lendemain matin, et de lui dire tout sans réserve, *tout*, jusqu'à l'involontaire émotion que venait de lui causer l'apparition inattendue de son cousin.

Elle se leva tard, il était près de midi lorsqu'elle parut, et lady Cécilia avait presque achevé son déjeuner, lequel n'était, du reste, qu'un léger repas, placé sur une petite table, dans le salon même où Éveline venait d'entrer.

Après avoir fait quelques excuses et pris à la hâte une tasse de thé, celle-ci se mit en devoir d'annoncer à sa tante que Guy allait arriver presque sur-le-champ, et qu'elle lui demandait la permission de le recevoir à cette heure inusitée ; elle allait ajouter qu'elle désirait lui parler sans témoin, lorsqu'un domestique entra apportant un billet :

— De la part de M. le marquis de Villiers.

Éveline regarda l'adresse avec surprise, elle n'était pas de la main de Guy. Elle l'ouvrit précipitamment, mais dès qu'elle l'eût parcouru, elle pâlit horriblement et se sentit défaillir au point de croire qu'elle allait perdre connaissance. Elle tendit la main vers lady Cécilia comme pour lui demander secours.

— Qu'y a-t-il, ma chère Evy ? s'écria celle-ci avec un véritable effroi, en cherchant avec empressement un flacon parmi les objets placés près d'elle.

Éveline prit le flacon, le respira en faisant un effort pour parler.

— M. de Villiers ne peut pas venir, dit-elle, et...

Elle essaya d'en dire davantage, mais ses lèvres tremblaient et elle ne put achever.

Voyant l'air sincèrement inquiet de sa tante, elle reprit cependant bientôt :

— Ma chère tante, donnez-moi quelques instants pour me remettre et je vous dirai tout, je vous le promets. En ce moment, je puis seulement vous dire que M. de Villiers est malade et qu'il ne viendra pas ce matin.

Elle se leva en disant ces mots et rentra dans sa chambre où pendant quelques instants, elle eut beaucoup de peine à rassembler ses idées. Bientôt elle rouvrit le billet presque illisible qu'elle venait de recevoir, et le relut avec plus d'attention.

Ce billet de quatre lignes était ainsi conçu :

“ Il m'est survenu hier au soir un léger accident qui m'oblige à garder le lit. Je ne pourrai pas venir ce matin ; mais je n'ai plus rien à vous demander, Éveline, je sais tout, et je vous dégage de la promesse que vous n'aviez pas le droit de me faire.

“Guy. ”

La difficulté avec laquelle ce peu de mots étaient tracés indiquaient un mal plus grave que ne le disait celui qui les avaient écrits, l'adresse n'était pas même de son écriture. Puis, non-seulement il lui annonçait un mal subit, mais il lui rendait sa parole. Il savait tout ! Comment ?... Qui lui avait appris ce qui n'était connu que d'elle et de Vivian ? ils s'étaient donc rencontrés !...

A cette pensée, une nouvelle épouvante la saisit, elle se leva et sonna à la hâte.

— La voiture à l'instant ! dit-elle dès qu'un serviteur parut. Puis tout à fait ranimée par l'inquiétude, elle rentra avec précipitation dans le salon, où était demeurée lady Cécilia.

— Ma tante ! s'écria-t-elle, je viens vous supplier de m'accompagner jusqu'à sa porte, il faut que nous sachions par nous-mêmes ce qui lui est arrivé et dans quel état il est.

Lady Cécilia ne se fit point prier ; sa curiosité et son intérêt étaient pleinement stimulés.

— Je suis à vos ordres, demandez la voiture.

— C'est fait.

— Eh ! bien, je vous suis.

Les minutes qui s'écoulèrent à attendre la voiture semblèrent des heures.

Enfin on vint annoncer qu'elle était prête, et la tante et la nièce étaient à la porte du salon, lorsqu'elles virent paraître lord Vivian Lyle.

Éveline s'arrêta et poussa un cri.... puis sur-le-champ emportée par l'inquiétude :

— Vivian, s'écria-t-elle, que s'est-il passé entre vous ? dites-moi la vérité, je veux la savoir, je l'exige !

Rien n'était changé dans l'attitude ordinaire de lord Vivian. Cependant, ce ne fut pas sans une certaine émotion qu'il répondit à cette violente interpellation.

— Si vous me parlez du marquis de Villiers, il me semble que, puisque vous l'avez vu, vous devez le savoir, car il n'est pas homme à vous avoir rien caché.

— Que puis-je savoir ? dit Éveline avec angoisse et hors d'elle, et comment l'aurais-je vu, puisqu'il est malade, que sais-je ! blessé peut-être !....

Et elle se jeta en sanglotant sur une chaise.

La surprise de lord Vivian à ces paroles fut si grande, qu'à peine si elle fut surpassée par celle de lady Cécilia ; celle-ci, cependant, regardait tour à tour l'un et l'autre d'un air stupéfait.

— Je n'ai point vu le marquis de Villiers aujourd'hui, j'ignorais absolument qu'il fut malade, dit enfin lord Vivian ; et ces simples

paroles furent dites de façon à faire évanouir les craintes qui s'étaient emparées de l'imagination d'Éveline.

Elle le comprit et respira.

— Mais d'où vous est venue cette inquiétude, continua lord Vivian, et l'étrange alarme que vous venez de m'exprimer ?

Éveline n'était plus disposée à user de la moindre dissimulation, Il lui semblait, d'ailleurs, n'avoir plus à rien à ménager, et cédant sur-le-champ à cette impulsion, elle lui donna le billet qu'elle venait de recevoir de Guy.

Vivian était d'ordinaire assez maître de sa physionomie. Toutefois, Éveline qui le regardait, vit l'éclair de joie qui brilla dans ses yeux, et elle eut comme un éblouissement : tout s'était tellement précipité depuis quelques minutes et son dernier mouvement avait été si irréfléchi, qu'elle n'avait point songé à l'espoir que ces lignes allaient rendre à celui qui les lisait.

Ses joues et son front se couvrirent d'une vive rougeur, et son embarras s'accrut pendant le silence qui suivit cette lecture.

Vivian était visiblement troublé, mais il se domina promptement et en revint à la seule partie du billet dont il voulût parler en ce moment ; il était, d'ailleurs, par un autre motif qu'Éveline, surpris et inquiet comme elle.

— Je vais chez lui, dit-il tout d'un coup, et je vous rapporterai de ses nouvelles.

Il sortit, laissant Éveline étonnée, agitée et rêveuse, et lady Cécilia, dans un paroxysme de curiosité telle, qu'il fallut absolument la satisfaire sans délai. Éveline, d'ailleurs, nous l'avons dit, était lasse de réticences et, de plus, en ce moment, dans un état d'agitation qui lui rendait l'expansion nécessaire et salutaire. Elle parla donc sans hésiter, et en peu d'instants, lady Cécilia fut mise au courant de tout ce qu'elle avait ignoré jusque-là. La promesse antérieure d'Éveline à Vivian, son engagement subséquent avec Guy, son inquiétude actuelle et sa position étrange entre la persistance de l'un de ses prétendants et le subit abandon de l'autre. " Trop subit, " pensa Éveline avec un certain dépit, et elle retourna encore une fois s'enfermer dans sa chambre, où bientôt cette dernière impression la conduisit à des considérations et à des comparaisons singulièrement favorables au plus obstiné de ses deux fiancés.

Quant à lady Cécilia, elle aimait fort à tout savoir ; mais elle n'aimait point du tout à s'agiter, surtout lorsqu'il s'agissait des autres ; aussi, après un premier moment de surprise, elle se mit à examiner jusqu'à quel point ce qui allait se passer l'intéressait directement elle-même.

Nous avons déjà expliqué les raisons qui l'avaient fait consentir

sans regret au mariage d'Éveline et de Guy : c'était un haut fait de chaperonnage qu'elle n'avait pas été fâchée d'accomplir. Maintenant, elle entrevoyait, il est vrai, une rupture de ce côté-là et un changement qui ramènerait la destinée d'Eveline à des conditions moins brillantes il est vrai, mais plus normales à l'ensemble des prédilections de lady Cécilia, car lord Vivian aussi était son neveu, et un neveu préféré à tous les autres ; il ne lui était donc pas indifférent de voir revenir entre ses mains la belle fortune d'Éveline. Bref, elle vit que de toutes les façons elle n'avait pas à se préoccuper beaucoup de l'issue de ce qui allait se passer, parce que, en aucun cas, les choses ne pouvaient pas tourner d'une façon très-déplaisante pour elle : tout en songeant aux incidents de la matinée, elle reprit donc bientôt paisiblement le cours toujours occupé, quoique assez peu rempli, de sa vie ordinaire.

Cependant lord Vivian, infiniment plus ému qu'elle, arrivait à la porte de Guy. La première réponse du serviteur qui vint ouvrir fut que son maître était malade et ne pouvait recevoir personne.

— Malade, depuis quand ?

N'ayant entrevu lord Vivian qu'une fois, la veille au soir, le serviteur ne le reconnut pas et dit :

— Depuis hier au soir

— Mais à quelle heure ?

— Vers minuit ; il avait reçu une visite très-tard dans la soirée, il était bien alors. Après, comme il ne m'appelait pas, je suis entré et je l'ai trouvé presque sans connaissance ; il m'a dit d'aller chercher un médecin, parce qu'il avait eu un crachement de sang.

Le serviteur qui faisait ce récit semblait très-ému.

Une grande et cruelle inquiétude saisit Vivian.

— Mon ami, de grâce, dit-il, répondez-moi : qu'a dit le médecin ? Y a-t-il en ce moment quelqu'un auprès de lui ? pourrais-je le voir ?... Mais non, murmura-t-il entre ses dents avec agitation, non, non, au fait, pas moi, ma vue lui ferait peut-être plus de mal... Grand Dieu ! que faire ?

— M. le marquis n'est pas seul, dit le serviteur.

— Pas seul ? le médecin est là, peut-être ?

— Oui, et un ami.

— Un ami ! Dieu soit béni ! Et cet ami, pourrais-je lui dire un mot ?

— Oui, monsieur.

Vivian entra dans le salon, et presque au même instant, la porte de la chambre de Guy s'ouvrit, et il vit paraître un jeune homme qu'il prit d'abord pour le médecin ; mais dès ses premiers mots, il reconnut que c'était l'ami dont on venait de lui parler.

Cet ami, on le devine, c'était Franz. Revenu à Rome la veille au soir fort tard, il était accouru dès le matin, selon sa coutume, chez Guy, sans se douter de ce qui lui était survenu. Au premier moment, son épouvante avait été grande ; mais après que son ami lui eût, bien qu'imparfaitement, fait comprendre la cause de cet accident, et que Franz, à son tour, sans entrer en détail, l'eût communiqué au médecin, celui-ci l'avait rassuré. Si la santé de Guy eût été moins robuste, cet accident aurait pu avoir de longues et dangereuses suites : mais en réfléchissant aux circonstances qui l'avaient amené, il prononça que s'il voulait se soumettre à quelques jours de silence absolu, et à deux mois de soins scrupuleux, il n'en demeurerait, avec le temps, aucune trace.

Tel fut le résumé de la réponse de Franz aux demandes inquiètes de Vivian, et après quelques mots encore échangés entre eux, Vivian allait se retirer, lorsque Franz, touché du vif intérêt témoigné à son ami par cet inconnu, lui demanda son nom.

Vivian hésita un moment.

— Je me nomme lord Vivian Lyle, dit-il.

Franz venait presque à l'instant d'apprendre ce nom pour la première fois.

En l'entendant maintenant, il fit un mouvement de surprise.

— Je ne parlerai point aujourd'hui à Villiers de votre visite, dit-il, mais il la saura un jour. Il saura, mylord, votre inquiétude et votre intérêt.

— Dites aussi mon regret, mon regret profond qui eût été inconsolable, si le déplorable accident qui a suivi notre rencontre d'hier au soir eût été plus grave. Il ne l'est déjà que trop !

Il tendit la main à Franz, qui la prit et la serra cordialement.

-- Mylord, dit-il au moment où ils allaient se séparer, le marquis de Villiers désire que miss Devereux ne soit point informée de la cause de sa maladie ni de sa gravité, et qu'on ne lui en parle, comme il l'a fait lui-même, que comme d'un accident sans importance.

— Puisqu'il le veut, il en sera ainsi et j'aurai soin qu'elle n'en apprenne pas davantage.

Ils se quittèrent après s'être encore une fois donné la main ; mais l'accent avec lequel ces dernières paroles avaient été dites firent comprendre à Franz mieux encore que les révélations de Guy, le nouveau changement survenu dans la destinée d'Éveline et, ce qui lui importait davantage, dans celle de son ami.

MME CRAVEN.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE

Armand Durand; or, a promise fulfilled, by Mrs. Leprohon. Montreal, printed by John Lovell, St. Nicholas Street, and for sale at the Booksellers, 1863 Price 25 cents. Brochure grand in-8 à 2 colonnes de 77 pages.

La littérature canadienne, assez pauvre par la quantité sinon par la qualité des ouvrages qui la composent, vient de s'enrichir d'un nouveau livre dû à la plume de Madame Leprohon.

C'est avec plaisir que nous signalons l'apparition d'un récit essentiellement patriotique, tant par le théâtre où se déroulent ses événements que par la reproduction fidèle des mœurs et des coutumes du Canada.

Cet ouvrage n'a aucune prétention au genre dramatique et ne participe nullement au caractère extravagant de la fiction contemporaine; c'est le simple récit de la jeunesse d'un homme d'origine obscure, mais d'un caractère noble et d'une intelligence élevée.

Armand Durand, fils d'un riche fermier des environs de Montréal, est doué d'une nature généreuse et tendre, puisée dans le sang de sa mère. A peine son temps de collège terminé, il s'adonne à l'étude du droit; il est déshérité par son père à la suite des manœuvres de son frère cadet, fruit d'une seconde alliance. Dans les premiers jours de sa douleur, il unit sa destinée à celle d'une jeune personne d'une grande beauté, mais d'un caractère frivole, qui assombrit sa vie domestique. Enfin, il s'établit à Québec, où, après la mort de sa femme, il épouse Gertrude de Beauvoir, qu'il a longtemps aimée en secret, et qui est la nièce d'un seigneur canadien. Voilà en abrégé le cadre de cette histoire.

Il y a ici deux choses à considérer : les personnages et les faits. Armand et Gertrude sont les caractères principaux. Le premier est toujours en harmonie avec ses attributs, il n'est jamais en contradiction avec sa nature où perce une pointe de faiblesse malgré ses qualités. Ainsi, ses souffrances au pensionnat, sa réserve en société, sa générosité envers son frère, ses chagrins domestiques et sa fidélité à l'honneur, sont les conséquences naturelles de son extrême sensibilité. Le caractère de la seconde, au contraire, se supporte imparfaitement et je trouve que sa conduite est quelquefois invraisemblable. En effet, une amitié consacrée par les premières années de l'enfance, était seule capable d'engendrer chez l'altière Gertrude un sentiment d'affection pour l'humble étudiant assez fort pour survivre au mépris

causé par l'insensibilité supposée d'Armand, même après que son mariage avec Délima eut rendu toute union impossible. Cependant, rien ne vient justifier un amour aussi profond, ni l'alliance qui en résulte.

Quant aux autres personnages, ils remplissent sans effort leurs différents rôles. Durand le père est le type de ces fermiers canadiens qu'aime Madame Leprohon et dont les vertus patriarcales feront toujours notre admiration ; M. de Courval représente le seigneur d'autrefois avec son manoir et ses coutumes un peu féodales ; la brutalité physique et morale de Paul Durand fait ressortir la délicatesse d'Armand ; Délima est la personnification de l'intrigue et de la frivolité, tandis que Madame Martel appartient essentiellement à cette détestable classe de commères officieuses qui, de tout temps, se sont occupées à faire des mariages malheureux et à discréditer leur prochain.

Pour ce qui regarde le plan de l'ouvrage, il est un peu défectueux au début et à la fin. Le héros paraît trop tard et disparaît trop tôt. Dans un roman aussi court, les deux ou trois premières pages auraient suffi à la famille du héros qui devait être mis en scène le plus tôt possible, sans quoi le livre est exposé à embrasser plus qu'il n'annonce. Dans l'ouvrage dont il s'agit on a accordé trop d'espace aux événements qui précéderent la naissance d'Armand. En second lieu, l'auteur n'a suivi son héros que jusqu'à sa vingt-quatrième année, époque à laquelle l'homme est à peine formé ; de sorte que nous ne trouvons ici que l'histoire de son temps scolaire et de sa cléricature, dans lequel tous les faits sont groupés. Quant à cette partie même du récit, nous n'avons qu'à en féliciter l'écrivain ; tout s'enchaîne sans effort.

Ainsi, la colère du père s'explique par la trahison de Paul ; le mariage d'Armand avec Délima est justifié par la douleur que lui ont causé la mort de son père et l'indifférence de Gertrude ; les difficultés domestiques doivent nécessairement entraîner le voyage à Québec où le caractère élevé d'Armand lui assure la confiance de son patron et son succès pour l'avenir. Tout cela est naturel et logique. Cependant, une chose doit nécessairement frapper le lecteur : c'est le nombre de morts nécessaires pour arriver au dénouement ; ceci n'accuse-t-il pas une faiblesse de conception dans le plan ? De plus, il y a dans le cours de l'histoire trois solennelles promesses : l'une au berceau d'Armand, la deuxième sur le cercueil de son père, et l'autre à Gertrude dans la chambre de l'auberge. Or, il n'est pas clair quelle est celle dont il s'agit dans le titre.

Une dernière remarque. Le sentiment religieux occupe-t-il dans ce livre la place importante que lui accordaient, dans leur vie, les anciens colons français ? Aucune de leurs joies ou de leurs douleurs n'est dans cet ouvrage consacré par sa présence. Ce n'est pas indifférence religieuse chez l'auteur ; nous le savons. Les exigences du public pour lequel a d'abord été écrit cet ouvrage, demandaient peut-être ce silence.

Enfin, un mot du style. Il est aisé, pur et élégant, suivant que l'occasion le demande. Ceci n'a rien d'étonnant pour un ouvrage venant de Madame Leprohon. Il s'y trouve quelques belles descriptions de paysage et de mœurs où le Canadien reconnaîtra facilement les traits de son pays. En résumé, je considère *Armand Durand* comme une production littéraire, dont les imperfections, fort peu nombreuses du reste, sont rachetées par une foule de qualités.

Conseil Général du Barreau du Bas-Canada. Assemblée annuelle tenue à Montréal, le 30 mai 1868. Rapports officiels. Brochure in-8 de 81 pages.

Cette brochure, comme son titre l'indique, contient les procès-verbaux de plusieurs assemblées du Conseil Général du Barreau du Bas-Canada. Elle renferme aussi un intéressant rapport du secrétaire-trésorier de cette corporation, qui donne plusieurs statistiques importantes, entre autres les admissions faites à la profession d'avocat pendant les dix années depuis 1858. On y voit l'augmentation déplorable de ces admissions qui, de vingt-deux qu'elles étaient en 1858, s'élevèrent, en 1865, à soixante-sept. C'est cette gradation alarmante pour la profession et pour le public, qui engagea la législature, en 1866, à adopter une loi qui, en exigeant des dits aspirants au barreau des études un peu plus sérieuses, a par là même rendu moins facile l'admission à cette profession.

Cette profession, bien à tort sans doute, n'a pas toujours été tenue en odeur de sainteté par les clients malheureux, et même un peu par le public en général. Cependant cette opinion défavorable doit être considérée comme un odieux préjugé; et pour le prouver, je veux emprunter à la brochure dont le titre est en tête de cet article, quelques unes des règles de la profession d'avocat, qui y sont données avec l'autorité du Conseil Général.

En lisant ces maximes remplies d'une équité si élevée et d'une justice si incontestable, le lecteur se convaincra facilement que si, quelquefois, certains actes coupables ternissent malheureusement l'éclat des vertus de l'illustre corporation, leurs auteurs seuls en sont responsables, et non le corps du barreau, dont les règles contiennent tout ce qui est nécessaire pour faire un avocat honnête.

“ Le désintéressement, commandé par la profession, veut que l'avocat soit modéré dans ses honoraires; qu'il ne réclame que ce qu'il a droit d'avoir, à moins d'une entente amiable avec son client, pour ouvrage supplémentaire.

“ L'avocat doit, si son client n'est pas à ses yeux, en position de lui offrir des honoraires, lui prêter son ministère, avec autant de soin, autant de zèle, qu'il le ferait pour la personne la plus riche.

“ Il ne faut point qu'un avocat se mêle, pour subvenir à son existence, d'aucune affaire étrangère à sa profession.

“ L'avocat ne doit se livrer à aucun emploi, fonction, charge, métier, négoce, courtage, etc., etc.

“ L'avocat doit se garder de communiquer aux journaux des comptes-rendus où la vérité des faits se trouve altérée: ce n'est plus de l'imprudence, ce serait de la calomnie ou de la diffamation.

“ Il est indigne pour l'avocat de solliciter une clientèle: il faut qu'elle vienne le trouver *dans son cabinet*.

“ A plus forte raison, il est défendu à l'avocat de se procurer une clientèle, en pactisant avec un officier ministériel ou avec un agent d'affaires.

“ L'avocat ne doit pas, sous peine d'interdiction, accepter de son client une partie de l'objet en litige pour paiement de ses honoraires.

“ L'acquisition des droits litigieux est interdit aux avocats; c'est un cas de radiation.”

Que les membres du barreau observent toutes ces belles maximes; qu'ils les prennent pour guides constants dans la pratique de leur profession, dans leurs relations avec leurs clients, et dans leurs rapports avec le public; que tous suivent les exemples que leur donnent tant de confrères, dont la répu-

tation a toujours été intacte, et l'ordre tout entier acquèrera, en le méritant, ce respect du public qui est si important pour un corps appelé à fournir constamment des magistrats savants et intègres au banc judiciaire, et si souvent des législateurs sages et prudents aux chambres politiques.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

Le Canada et les Zouaves Pontificaux. Mémoires sur l'origine, l'enrôlement et l'expédition du contingent canadien à Rome, pendant l'année 1868, compilés par ordre du Comité Canadien des Zouaves Pontificaux, par E. Lef. de Bellefeuille, membre du comité. Montréal, typographie du journal *Le Nouveau Monde*, 1868. En vente, au profit de l'œuvre, chez tous les libraires catholiques de la Province de Québec, au prix d'une demi-piastre.

A une si grande œuvre que celle des croisades de notre siècle, il faut un monument impérissable ; déjà les traits s'en trouvent gravés dans tous les journaux et les mémoires contemporains. Mais ce qui se faisait en Europe devait également se répéter ici, et le Bas-Canada, qui compte avec orgueil ses deux cent cinquante croisés, avait lui aussi besoin de quelque chose, livre, marbre ou airain, qui rappelât ce grand fait aux générations futures. Le livre, nous l'avons ; c'est celui que nous avons sous les yeux et que la presse provinciale vient d'accueillir avec une faveur si grande.

Rédigés et compilés sur le désir du Comité, ces mémoires retracent l'origine du mouvement, ses hésitations légitimes, l'histoire des généreux LaRocque, Murray, Désilets, Hainault et Prendergast qui précédèrent leurs compatriotes et en furent comme les *éclaireurs*, l'organisation définitive du détachement, les belles et imposantes démonstrations qui accompagnèrent leur départ, le discours de l'illustre évêque d'Anthédon, les manifestations dont les zouaves furent l'objet durant leur pèlerinage, leur accueil par le saint et immortel pontife, les départs successifs de trois autres détachements, le chiffre des contributions si généreuses de tous les catholiques de la province et enfin la liste des jeunes héros chrétiens avec l'indication de leur domicile.

Cette simple analyse en dit assez sur l'intérêt palpitant que le lecteur canadien trouvera en un tel livre. C'est une odyssée aussi simple de forme que sublime d'inspiration et de véritable noblesse ; c'est une page de sacrifice et de dévouement à ajouter à celles déjà si nombreuses des martyrs de la colonie française en Amérique : le secret et la portée en sont encore entre les mains de la Providence, mais on ne saurait douter que Dieu qui a suscité ce beau mouvement ne sache le faire tourner à sa gloire et au plus grand bien de sa fille aînée d'Amérique.

Ce livre n'est pas seulement rempli d'intérêt, mais c'est encore une lecture d'apologétique chrétienne, un travail littéraire qui récomforte la croyance et laisse l'esprit ravi sur les hauteurs de doctrine et de vertu où il le transporte. Qu'on lise le magnifique discours de Mgr. d'Anthédon sur l'église militante et les divers champs où d'âge en âge elle a terrassé l'esprit du mal renaissant toujours et se transformant toujours.

Nulle part, croyons-nous, éclatent comme dans cette magnifique œuvre d'éloquence, la science, l'élévation et l'originalité, la puissance indomptable de logique du saint prélat. Ce discours seul suffirait à donner un mérite précieux à n'importe quel livre.

Il ne nous convient de louer ni le comité de son idée, ni M. de Belle-

feuille de son ouvrage : mais nous sommes heureux que l'idée et l'exécution aient reçu les marques de faveur et d'approbation que toute la presse catholique vient de leur témoigner.

Quoique fait avec le plus grand soin et la plus minutieuse exactitude, l'ouvrage renferme néanmoins à l'égard du diocèse de Rimouski quelques incorrections typographiques et qu'avec la meilleure volonté du monde, il était peut-être impossible de ne pas commettre.

Voici ce que nous lisons à ce sujet dans *La Voix du Golfe*, excellente feuille catholique de Rimouski :

“ Rien n'a été oublié, excepté ce qui s'est passé dans le diocèse de Rimouski ; nous avons à regretter que le nombre même donné dans les tableaux ne soit pas exact. Ainsi, il est certain que ce diocèse a fourni huit zouaves dont les noms sont donnés à la suite de ces remarques, avec l'indication du détachement dans lequel ils se trouvent.

“ Cependant le tableau publié à la page 241, ne lui donne crédit que pour six, tandis qu'il en accorde cent-vingt au Cap Breton. Des erreurs semblables sont regrettables dans un ouvrage de cette importance ; quoiqu'on ne doive les attribuer qu'à l'inattention.”

Le tableau, en effet, ne donne que le chiffre 6, mais la liste publiée à la fin de l'ouvrage, contient le nom des huit Zouaves et la mention qu'ils ont été fournis par le diocèse de Rimouski. Quant au nombre 120 qui se trouve dans la colonne du contingent du Cap Breton, c'est tout simplement \$120 qui auraient dû être comprises dans la colonne suivante.

Malgré ces erreurs de détail, le livre des zouaves est un ouvrage éminemment bon et digne du peuple dont il proclame la foi d'une façon aussi éclatante.

JOSEPH ROYAL

PRIME AUX ABONNÉS

DE LA

REVUE CANADIENNE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'Éditeur de la *Revue Canadienne* est heureux de pouvoir informer ses abonnés que, dans le but de promouvoir de plus en plus la circulation de ce recueil, il offrira aux abonnés, au commencement de l'année prochaine, les primes suivantes et aux conditions ci-dessous exposées :

Tout abonné qui paiera, avant le 25 janvier prochain, le montant complet qu'il peut devoir sur son abonnement, y compris l'abonnement pour l'année 1869, recevra en prime, avec la livraison de janvier prochain, deux beaux volumes, savoir :

VINGT ANNÉES DE MISSIONS, par Mgr. Alex. Taché, Evêque de St. Boniface ; 1 vol. in-8 de 250 pages, broché.

LES JEUNES CONVERTIES, ou Mémoires des trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow ; 1 vol. in-8 de 200 pages, broché.

Ces livres seront donnés gratuitement aux abonnés qui se seront conformés aux conditions ci-dessus.

Toute personne qui n'est pas encore abonnée participera aux mêmes avantages en s'abonnant à la *Revue* avant le 25 janvier prochain.

L'Éditeur a la confiance que le public intelligent, ami des lettres canadiennes, appréciera l'étendue des sacrifices qu'il s'impose pour donner à cette publication, la seule de ce genre en Canada, toute l'importance que doit avoir une revue. Ainsi, depuis cinq ans que ce recueil existe, les abonnés ont reçu, moyennant dix piastres, cinq beaux volumes, dont trois de 770 pages.

et deux de 960 pages, presque exclusivement composés d'articles et de travaux originaux, faits spécialement pour cette publication, par quelques-uns des écrivains les plus populaires et les mieux appréciés du pays.

En ajoutant aux \$10 déjà payées, deux piastres pour abonnement de 1869, les abonnés se trouveront, à la fin de cette année, avoir reçu, pour le modique prix de \$12, huit beaux volumes de littérature canadienne, dont trois de 770 pages, trois de 960 pages, un de 250 pages, et un de 200 pages. On admettra qu'il est impossible de publier de la littérature originale et de choix, dans de meilleures conditions d'économie et de bon marché.

L'Éditeur espère que le public comprendra les efforts qu'il fait pour mettre à une hauteur convenable une publication qui, il ne faut pas l'oublier, n'a pas d'autres ressources que ses abonnements.

L'Éditeur termine cet avis en annonçant avec satisfaction que la *Revue* commencera dans la prochaine livraison la publication d'une NOUVELLE de M. Faucher de St. Maurice, déjà si favorablement connu du public de la *Revue Canadienne*.
